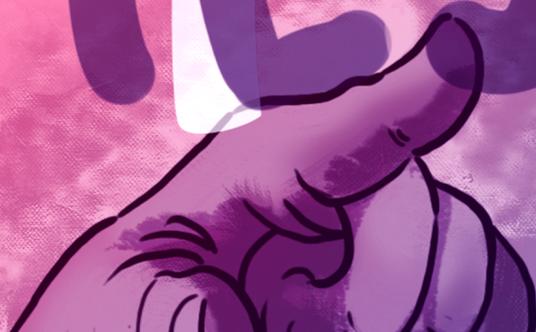


beautiful

**iDE
NTI
TIES**



Marion Cazelles

Beautiful Identities

Mémoire dirigé par Éric Cattelain

ECV – Bordeaux – Master Design Interactif

© Cazelles Marion 2019

Je remercie toutes les personnes qui ont répondu aux nombreuses questions que j'ai posées dans le cadre de ce mémoire. Je remercie également mon professeur, Éric Cattelain, qui m'a soutenue tout au long de l'écriture de celui-ci.

Sommaire

Introduction	8
Schéma Heuristique	12
Glossaire	15
Androgyne – Unique en son genre	20
Le genre pendant l'enfance	29
L'école	30
Des solutions ?	33
Non-binaire – Par/être, paraître	36
Être non-binaire	42
Queer	47
La théorie queer	48
Le communautarisme	48
Agende – Pénalités engen(d)rées	54
Rapports de pouvoir entre sexes	61
Le féminisme	61
La femme dans la société	62
Cisgenre – La fabrique des garçons	70
Etudes des masculinités	73
Le mythe de la virilité	77
Le masculinisme	78
Les conséquences de la norme	80

Gender Non-conforming – Pas si mâle que ça	88
Le monde du drag	91
La «gay loneliness»	96
Trans – Transparent	102
La mythologie des sexes	107
La transidentité	108
Identité trans et identité sexuelle	109
L'intersexuation	113
L'épopée d'une personne trans	115
Gender fluid – F*ck the cis-tem	118
La fluidité du genre	127
Un sexe biologique ?	127
Conclusion	133
Index	136
Bibliographie / Webographie	138

Introduction

Longtemps marginales, les « **gender studies** » – aussi appelées études du genre – sont maintenant reconnues, et de nombreuses thèses universitaires et livres sur le sujet paraissent actuellement. Ces écrits demeurent malgré tout peu connus, car leur diffusion est limitée. Bien que leur objectif principal soit la reconnaissance d'une vision positive du genre, on peut remarquer que cette pensée ne sort que très peu du cercle universitaire féministe. On « prêche » des convertis. En effet, le langage utilisé est souvent trop spécialisé pour une personne non familière au domaine d'étude. C'est pour cela qu'il m'a semblé nécessaire d'utiliser un glossaire qui explicite tous les termes spécifiques. L'étude du genre est à un carrefour multidisciplinaire et intersectionnaire* qui met en jeu des connaissances sociologiques, scientifiques et psychologiques. Dans **Beautiful Identities**, vous trouverez les outils à la compréhension de différentes pistes de réflexion autour du genre, qui m'ont amené à me demander :

L'avenir est t'iel non-binaire ?

Pour répondre à cette question, il va nous falloir définir certains termes fondamentaux, comme celui de **l'identité du genre**. Celui-ci renvoie au sentiment profond d'appartenir à une catégorie sociale basée sur des différences non biologiques, des stéréotypes. C'est à la fois une manière de se référer à un groupe de personnes, et d'exprimer l'unicité de chacun. Le genre peut être féminin, masculin, ou neutre et l'expression de celui-ci diffère selon les cultures et les époques.

Selon Monique Wittig (*La pensée straight*, 1992), le genre est un **rapport social de pouvoir** qui produit et entretient le **système hétéronormatif***, cela signifie que la bicatégorisation des genres et des sexes, et la promotion de la relation hétérosexuelle ont pour but la reproduction. Le genre fonde ainsi une société hétérosexuelle. Il maintient l'oppression d'une catégorie sur une autre, exerce un contrôle permanent des individu·e·s à travers une grille de lecture normative. Ce sont les stéréotypes de genre qui définissent ce qui est «normal» et par conséquent «humain», de ce qui ne l'est pas.

Le genre n'a aucun caractère naturel, rien ne préexiste à sa production. Dire qu'il a été construit dans le but de nourrir le système hétéronormatif, est ce qu'on appelle la « **posture constructiviste** » dans le féminisme. C'est ce qui constitue le premier principe de **la théorie du genre**.

Le deuxième principe de cette théorie est l'adoption d'une **perspective relationnelle**. Cela signifie que les hommes et les femmes, le féminin et le masculin sont le produit d'un rapport social, et que l'on ne peut étudier un groupe de sexe sans le rapporter à l'autre.

Le troisième principe est l'existence d'un **rapport de pouvoir** entre ces deux rôles. Les rapports du genre sont imbriqués dans d'autres rapports de pouvoir. C'est ce que l'on appelle **l'intersectionnalité**. Les rapports sociaux dépendant du genre, de la classe, de la sexualité, de la racisation, de la génération, etc, s'articulent les uns avec les autres, s'entrecroisent. Ils interagissent ensemble, et structurent la réalité du champ social.

Les études de genres s'ancrent dans une démarche féministe. Ce mouvement social existe sous différentes formes. Nous étudierons le genre sous l'angle du féminisme matérialiste, selon lequel les rapports entre sexes sont considérés comme une **construction sociale**. « La prémisses fondamentale du féminisme est que la biologie n'est pas un destin », affirme Judith Butler (*Trouble dans le genre*, 1990). Cette pionnière du féminisme matérialiste se base sur les écrits de Simone de Beauvoir pour démontrer que si le genre est construit, on peut également le **déconstruire**. Lorsque l'on parle de déconstruire le genre, il s'agit de réfléchir à ce qui le constitue. On ne souhaite pas le détruire, mais plutôt le comprendre, en isolant les éléments qui le composent afin de le reconstruire de manière plus égalitaire.

Un plan hors-norme pour un sujet hors-norme

Ce mémoire est structuré en sept points théoriques, chacun étant illustré par une histoire retraçant un moment de vie d'une personne exprimant une identité de genre différente :

Androgyne ;
Non-binaire ;
Agenre ;
Cisgenre ;
Gender Non-conforming ;
Trans ;
Gender fluid.

Partie théorique

Nous allons tout d'abord analyser l'origine de l'apprentissage des normes de genre (chapitre Androgyne). Par la suite, nous parlerons de ce qui existe en dehors de la norme binaire du genre, et des rapports de pouvoir sociaux entre ces identités dans une même communauté (chapitre Non-Binaire).

Dans un second temps, nous verrons les mécanismes qui mettent le genre « femme » et « homme » en relation, dans une démarche féministe de déconstruction du genre (chapitre Aggenre). Puis nous parlerons des relations entre les différentes masculinités (chapitre Cisgenre), qui sont à la fois intimement liées aux relations entre hommes et femmes, et responsables des conflits avec les identités non-normatives (chapitre Gender Non-conforming).

Enfin, nous étudierons ces dernières d'un point de vue sociologique et médical (Trans), et nous parlerons des identités qui transcendent le système de genre (Gender fluid).

LGBT+

Communauté

Judith Butler

représentation

inclusif

performativité

lois

SOCIÉTÉ

Two spirits

Nat'oi

construit

stéréotypes

GEN

Simone de Beauvoir

inégalités

FEMINISME

sexisme

mal-vu

question

Straight-White-male

droits de la femme

hétéronormé

He for she
campaign

homme = neutre

certains

homme / hors norme





exclusif

labels

52 genres

intersexe

dipathologiser

opérations

VIRE

CORPS

trans

drag-queen

androgyne

has-names

IDENTITÉ(S)

apparence physique

labels

binaire

cisgenre

hommes & femmes

non-binaire

gender fluid

trans

agenre

transidentités

remont

white

isme

Glossaire

Note sur l'écriture

L'identité de genre est un sujet qui possède un lexique qui lui est propre, et dont les termes sont souvent anglophones (car ce sujet a longtemps été monopolisé par le milieu universitaire américain). Je ferai de mon mieux pour vous guider à travers des définitions qui seront, je l'espère, compréhensibles par tous. Celles-ci seront signalées par un astérisque. Enfin, j'ai choisi d'utiliser **le point médian** (ex : un·e auteur·e) afin de rendre inclusif mon discours (et pour parler des individus sortant de la norme du genre).

A

(être) **Agenre**, c'est ne pas avoir d'identité de genre. Une personne agendre ne ressent pas de genre et fait donc partie des personnes non-binaires*.

(l') **Androgynie** qualifie les personnes dont l'apparence (physique et/ou gestuelle) ne permet pas de savoir clairement à quel sexe ou genre iel appartient au premier abord.

(l') **Antiféminisme** est un néologisme désignant des critiques ou une opposition aux mouvements ou aux thèses féministes, pour des raisons politiques, philosophiques, religieuses, sociologiques ou culturelles. Il s'applique soit à la lutte contre l'émancipation féminine, soit au refus des thèses d'un ou plusieurs mouvements se disant « féministes ».

(l') **Asexualité** est l'état d'une personne (dite asexuelle) qui ne ressent pas d'atti-

rance sexuelle pour une autre personne et/ou pour elle-même. L'asexualité a aussi été définie comme un désintérêt pour le sexe ou comme une absence d'orientation sexuelle.

B

(la) **Bisexualité** est le fait d'éprouver de l'attirance sexuelle et/ou des sentiments amoureux pour les personnes qui s'identifient comme femme ou homme.

(la) **Bispiritualité** est un terme générique utilisé par les colons européens pour décrire des individus amérindiens non conformes aux normes de genre communément admises dans les sociétés occidentales.

C

(le) **Cisgenre** est un type d'identité où le genre ressenti par l'individu est en adéquation avec le sexe biologique qui lui a été attribué à la naissance. Il s'oppose au terme transgenre.

(le) **Coming out**, contraction de l'expression « coming out of the closet » (que l'on pourrait traduire par « sortir du placard »), est l'annonce volontaire d'une orientation sexuelle ou d'une identité de genre.

D

(la) **Dysphorie de genre** est un terme médical utilisé pour décrire la détresse de la personne trans face à un sentiment d'inadéquation entre son sexe assigné et son identité de genre.

E

(l') **Égalitarisme** est une doctrine politique prônant l'égalité des citoyens en matière politique, économique et/ou sociale, selon les contextes. Dans un sens plus général, l'égalitarisme désigne une école de pensée qui donne la priorité à l'égalité de tous.

F

(le) **Féminisme** est un ensemble de mouvements et d'idées politiques, philosophiques et sociales, qui partagent un but commun : définir, promouvoir et atteindre l'égalité politique, économique, culturelle, personnelle, sociale et juridique entre les femmes et les hommes.

(le) **Féminisme Matérialiste** est un courant français du féminisme radical issu de la deuxième vague féministe (fin des années 1960). Les féministes matérialistes reprennent de Marx l'idée que ce sont les rapports sociaux qui forment les mentalités et qui sont moteurs de l'histoire à travers la lutte des classes.



(la) **Gender panic** est la peur profondément enfouie qui fait surface lorsque notre perception de ce qui est «naturel» dans le domaine binaire de la féminité/masculinité est troublée.

(être) **Gender non-conforming** (la non-conformité de genre), est le comportement ou l'expression de genre d'un individu qui ne correspond pas aux normes de genre masculines ou féminines.



(l') **Hétéronormativité** est une croyance selon laquelle tous les individus appartiennent à un des deux genres distincts (homme et femme) possédant des rôles naturels dans la vie. Elle suppose que l'hétérosexualité est la seule orientation sexuelle ou seule norme.

(l') **Hétérophobie** est l'hostilité et/ou le rejet des hétérosexuels..



Iel est le pronom de la troisième personne du singulier permettant de désigner n'importe qui, sans distinction de genre. Son pluriel est «iels», et il a été construit sur le modèle du pronom non-binaire anglais, «them».

(l') **Intersectionnalité** est une notion employée en sociologie et en politique qui désigne la situation de personnes subissant simultanément plusieurs formes de dominations ou de discriminations dans une société.

(l') **Intersexuation**, aussi appelée intersexualité, est un terme biologique décrivant des personnes nées avec des caractéristiques sexuelles et/ou chromosomiques qui ne correspondent pas aux définitions binaires de «mâle» et «femelle». Ces individus sont appelés «intersexes», et sont à ne pas confondre avec les hermaphrodites.

🌀

LGBT+ sigle qui désigne la communauté qui regroupe Lesbiennes, Gays, Bisexuels, et Trans. Au fil du temps sont venues s'ajouter : le Q de Queer, le I d'Intersexe, le A d'Asexuel. Aux Etats-Unis, le sigle le plus longs est LGBTTTQIAAP : Lesbian, Gay, Bisexual, Transgender, Transexual, Queer, Questionning, Intersexe, Asexual, Allies and Pansexuals. Le « + » représente donc les autres identités non hétéronormatives.

🌀

Misgender, c'est désigner quelqu'un en utilisant des termes qui n'expriment pas l'identité de genre de cette personne. Cela peut être fait inconsciemment ou consciemment.

🌀

(la) **Pansexualité** est une orientation sexuelle caractérisant les individus qui peuvent être attirés, sentimentalement ou sexuellement, par un individu quel que soit l'endroit où celui-ci se situe dans le spectre du genre (incluant les hommes, les femmes, les personnes non-binaires, les intersexes, les personnes trans, etc.).

(la) **Performativité** désigne l'ensemble des comportements, attitudes, façons de parler, et gestuelles par lesquels l'individu « performe » son genre. Cela vient du terme anglais « to perform », qui veut à la fois dire « jouer, faire une représentation », et « accomplir ».

(le) **Phallogocentrisme** est un terme forgé par le philosophe Jacques Derrida à partir des termes « phallogocentrisme » et « logocentrisme », afin de qualifier la place centrale accordée par la psychanalyse au phallus.

🌀

Queer est un terme générique, qui regroupe un certain nombre de termes qui ont tous en commun d'être considérés en dehors de la norme hétérosexuelle cisgenre.

🌀

(le) **Sexisme** est une attitude de discrimination liée au sexe.

🌀

(la) **Transidentité**, est un type d'identité où le genre ressenti par l'individu n'est pas en adéquation avec le sexe biologique qui lui a été attribué à la naissance. S'oppose au terme cisgenre.

Androgyne

[Unique en son genre]



O n
e s t v e -
n d r e d i
, c ' e s t b i e n t ô t l e s
vacances et il va y avoir le fête de l'école.
La maîtresse nous demandé de choisir un personnage pour le déguisement de la ker-
messe. J'ai trop hâte de lui dire le mien ! Mon personnage est tout simplement parfait.
J'ai déjà tout ce qu'il me faut, et je pourrai facilement recréer des détails moi-
même. Alors je dis tout fièrement « Moi je veux être Garnet, de Steven Univers ! »

[Silence]

Tout le monde me regarde, comme si j'avais dit une bêtise. La maîtresse me demande
« À quoi il ressemble, ce Garnet ? », ce à quoi je réponds « C'est une grande fille aux
cheveux carrés, avec des lunettes cool et un costume étoilé. »

Quelqu'un pouffe au fond de la classe.

Qu'est ce que j'ai dit ? D'autres essayent de s'empêcher de rire quelques secondes,
puis tout éclate d'un coup. Mon coeur bat très fort, trop fort. Mes oreilles se bouchent,
et dans tout ce brouhaha, c'est à peine si j'entends ce que la maîtresse me répond :

« Liam... Je ne pense pas que ce soit une bonne idée. Ça te dirais pas plutôt de choisir
un personnage de Marvel ? C'est bien, les super-héros. Tu pourrais avoir des pouvoirs,
être super fort, sauver la planète. Ce serait bien plus drôle, non ? »

Je n'en reviens pas. Comment est ce qu'elle peut me dire ça ? Mon personnage aurait
été tellement bien ! Et puis c'est pas du tout original un super-héros, les autres gar-
çons les ont presque tous pris. Il ne doit rester qu'Aquaman et Antman. C'est parce
que j'ai choisi une fille ? Je regarde autour de moi : au moins la moitié des filles de
la classe ont choisi un personnage garçon. C'est pas juste, en fait ! Garnet est super
forte et cool. Et puis elle aussi, elle a des pouvoirs. Je sens que je suis en train de
froncer très fort les sourcils et je sens venir des larmes dans mes yeux.

Heureusement, la maîtresse n'insiste pas plus que ça, et interroge quelqu'un d'autre.

Pendant tout le reste de la matinée, je n'arrive pas à me concentrer. Je copie machinalement ce qui est écrit au tableau, mais je n'essaie même pas de comprendre ce qui est marqué. La sonnerie retentit, c'est l'heure de la récré. Avant de sortir, je sors délicatement mon casque de musique de mon sac à dos Eastpack, et je le cache sous ma veste pour pas que la maîtresse le voit.

J'ai des copains dans l'autre classe – ou plutôt des copines – mais j'ai pas envie d'aller les voir aujourd'hui. Je ne pourrais supporter qu'elles aussi se moquent de moi. J'examine la cour : c'est un grand espace plein de graviers, que l'on peut traverser en une dizaine de secondes en courant très vite. Il y a des arbres tout autour, et deux préaux, dont un qui est interdit. L'espace de jeu est réparti de façon très organisée : au milieu, comme d'habitude, il y a les grands garçons qui font du foot ; sous le grand préau à côté sont réunies les grandes filles. Plus loin, dans la deuxième partie de la cour je vois les garçons de ma classe qui sont partis se lancer des châtaignes ; enfin, le dernier coin de la cour est occupé par les petites filles. C'est là-bas que Jess, Emily et moi avons l'habitude de jouer. Mais pas question que j'y aille aujourd'hui, et qu'elles me voient dans cet état. Je me dirige de l'autre côté, dans un coin au fond du grand préau. Je m'assieds dans le renforcement du mur, et sors mon casque. Je cache le cordon dans ma poche, pour faire comme si j'avais quelque chose pour écouter de la musique. Je ferme les yeux. L'épaisseur du casque suffit à atténuer les bruits autour de moi, et la légère pression qu'il exerce sur mes oreilles me fait du bien.

Je reste quelques minutes comme ça, mais je commence à avoir envie de faire pipi. Rien de pire pour moi que d'aller aux toilettes, je déteste ça. J'essaie de ne pas trop y penser, mais ça ne marche pas. En plus il reste trois heures avant que je rentre chez moi, je tiendrai jamais jusque là. Je range mon casque dans ma veste et me dirige vers les toilettes des garçons, qui se trouvent en face de moi. Ça va, la voie est libre, il n'y a personne. Je fais pipi, appuie sur le bouton, et ressorts de ces toilettes immondes qui puent tellement que je suis obligé de respirer à travers le tissu de ma manche. Quand je passe la porte, trois grandes filles me bloquent le passage, les bras croisés. Exactement ce que je redoutais. Il y a deux blondes et un brune, et elles portent toutes des jupes, et des t-shirts avec des inscriptions à paillettes. Celle du milieu prend la parole : « T'es quoi, en fait ? Un garçon, ou une fille ? »

Je ne sais pas quoi répondre. En fait si, je sais bien qu'il faudrait que je réponde que je suis un garçon, mais rien ne sort de ma bouche. C'est pas la première fois qu'on me demande ça. C'est peut être parce que je préfère jouer avec les filles, ou parce que je ressemble pas trop aux autres garçons, je sais pas.

« C'est parce que tu aimes les garçons ? », aboie une autre des filles. Les deux autres se mettent à ricaner. Je ne pense qu'à une chose : ce n'est définitivement pas ma journée. Papa m'a toujours dit que je pouvais avoir une amoureuse ou un amoureux, mais ça n'a jamais été quelque chose qui m'a intéressé. L'amour, c'est pour les filles ! Ou alors pour les grandes personnes, mais pas pour moi. Je ne peux même pas aller aux toilettes sans qu'on me pose tout plein de questions... je veux juste qu'on me laisse tranquille.

J'ouvre les yeux, me réveille. Je suis dans mon lit, en sueur. Ce cauchemar passe en boucle dans ma tête depuis des semaines.

Je me tourne, me retourne dans mon lit. Même ma position préférée ne suffit pas à m'aider à me rendormir. Je décide d'aller chercher de l'eau dans la cuisine. En passant devant la porte de mes papas, je vois qu'il y a de la lumière à l'intérieur. Je m'arrête, pour écouter : « ...mais non, on peut très bien déménager sans qu'il redouble ! Sa vie est un enfer dans cette école, je vois qu'il est pas bien. Il va falloir que l'on trouve une autre école, voire qu'on déménage. Je ne vois pas d'autre solution. Parce qu'en ce moment quand je rentre du travail, à chaque fois je me demande si mon enfant ne s'est pas fait agressé... il faut préserver la vie de notre enfant. Il est seulement en CE2, au collège ce sera bien pire ». Je renifle alors que les larmes coulent sur mon visage. Ils ont dû m'entendre. Je sèche mes larmes, et c o u r s v e r s m a c h a m b r e , a l o r s q u e j ' e n t e n d m o n p è r e s o r t i r d e s a



MISS-GENDERED.

Genre & Enfance

Quelques chiffres

Une étude du GLSEN (Gay, Lesbian & Straight Education Network) publiée en 2009 montre que sur un échantillon de 295 élèves trans de 13 à 20 ans, 89 % des élèves trans ont déjà été insulté·e·s ou menacé·e·s à cause de leur orientation sexuelle et 87 % à cause de leur expression de genre. Plus de la moitié ont été agressé·e·s physiquement : 55 % à cause de leur orientation sexuelle, 53 % pour leur expression de genre. Une autre étude, menée par HES et Le MAG en 2009 indique que 67 % des jeunes trans ont déjà pensé au suicide du fait de leur identité de genre, et 34 % d'entre iels* ont déjà effectué au moins une tentative. Ce n'est pas la transidentité qui pousse au suicide mais la détresse dans laquelle les élèves trans se trouvent.

Plus d'un tiers des élèves s'identifiant comme hétérosexuel·le·s rapportent avoir été victimes de violences parce qu'on pense qu'ils sont gay. C'est également le cas de plus de deux tiers des élèves lgbq+* (résultats tirés d'une enquête par questionnaire auprès de 2 747 élèves de l'école secondaire québécoise). Plusieurs d'entre eux ont clairement suggéré que ce n'était pas tant leur orientation sexuelle qui leur posait problème à l'école, mais bien le fait d'avoir l'air gay. **On peut donc en conclure que l'apparence de l'élève est susceptible de l'exposer à une victimisation homophobe même s'il/elle s'identifie comme hétérosexuel·le.**

Les violences scolaires sont doublement genrées, d'abord parce qu'elles ciblent différemment les élèves en fonction de leur sexe, mais également en raison de leur (non-)conformité de genre, par le biais de leur orientation sexuelle réelle ou présumée.

Parmi les violences verbales rapportées par les élèves trans figurent non seulement les insultes, les rumeurs et les blagues mal intentionnées, mais également le fait de tourner en dérision les prénoms et pronoms qu'ils ont choisis. Or, le choix d'un prénom reflète l'identité de genre du jeune trans, et est une étape majeure dans son parcours identitaire et sa transition sociale.

L'école, une fabrique des garçons et des filles ?

« En étant "indifférente aux différences", l'école ne réduit pas les inégalités ; elle les perpétue »

Johanna Dagorn, Une volonté politique ?, 2015.

« **On ne naît pas femme : on le devient** », dit Simone de Beauvoir. Mais qu'est ce qui fait que l'on devient un homme ou une femme ? Nous savons que le sexe n'est pas la cause du genre, et que le genre n'est pas le reflet ou l'expression du sexe. Une personne devient-elle réellement genrée lorsqu'elle prend conscience de son genre ? L'école est, avec le milieu familial, le premier espace de socialisation dans la vie d'un enfant. C'est dans cet espace que les enfants forment leur identité, et apprennent en même temps ce qui est acceptable ou non.

L'école « mixte » se heurte à ses propres contradictions puisque son appellation même suppose une opposition irréductible entre le pôle « fille » et le pôle « garçon ». Dès lors, comment un-e élève dont l'identité psychologique n'est pas en conformité avec le genre social qu'on lui a assigné à la naissance peut-il/elle s'épanouir dans un système éducatif qui ne parle que des hommes et des femmes, rarement des homosexuel-le-s, et jamais des trans ?

Très jeunes, les garçons se retrouvent piégés entre deux systèmes normatifs. Le premier, véhiculé par l'école, prône les valeurs de calme, de sagesse, de maturité, de travail, d'obéissance, de discrétion, et de douceur : des vertus traditionnellement associées à la féminité. Le deuxième système normatif, relayé par la communauté des

pairs et la société civile valorise quand à lui la virilité hétéronormative et encourage les garçons au contraire à enfreindre les règles, se montrer insolents, monopoliser l'attention et l'espace, user de leur force physique, et à s'afficher comme dominants. Le but est de se démarquer hiérarchiquement et à n'importe quel prix de tout ce qui est assimilé au féminin. Ainsi, dans ce processus performatif, la punition/sanction devient **une « médaille de virilité »**, et encourage les garçons à adopter des conduites sexistes, homophobes et violentes, de transgression. « Qui aime bien châtie bien » : cette expression, que l'on a tous déjà entendu, est lourde de sens. On apprend aux petites filles que si elles se font maltraiter par des garçons, c'est normal. Plus que cela, on leur apprend que c'est quelque chose de positif. C'est ce que Sylvie Ayral appelle « la fabrique des garçons » (Sylvie Ayral, *En finir avec la fabrique des garçons*, 2011).

Le langage est représentatif de ce que vivent les enfants. Pour désigner une fille qui arbore des caractéristiques masculines, on utilise le mot « tomboy » (« garçon manqué » en français), alors que qu'un garçon féminin est appelé « sissyboy » (équivalent de « tapette »). On remarque que ces deux appellations ont en commun **la dépréciation du féminin**. Lorsque, dans une école on dit à des petites filles qu'elles peuvent devenir cosmonautes, des parents s'indignent, se ligotant devant l'école en

« S'il y a un traumatisme, il est le fait de la situation qui place un enfant dans le déni inconscient de lui-même, et dans la violence de cette assignation fixe, au nom d'un vivre-ensemble. Le queer s'intéresse moins aux raisons inconscientes (essentiellement théoriques) qui motivent votre changement (de sexe, de genre, de prénom, de vie, etc.) mais à ce que ces transitions font aux individus et à la société dans ses conceptions biologisantes »

Maud-Yeuse Thomas, Questions trans, questions queers, 2011.

disant « vous allez rendre nos enfants homosexuels ». On remarque bien là que les modèles que l'on suit, **ce que l'on considère être « fille » ou « garçon » est tellement fragile**, que l'on pense que le simple fait de dire à une fille qu'elle va être cosmonaute va la rendre lesbienne. De même lorsque l'on pense aux petits garçons qui souhaitent être coiffeurs, designers.

Les jeunes qui adoptent un comportement de genre non conforme sont considérés comme « moins acceptables » par les jeunes de leur âge. Afin d'inclure toutes les formes de transidentités, et face aux doutes provoqués par le terme « enfant trans », c'est parfois le terme de « **gender-variant** » ou de « **gender creativ** » qui a été retenu. Ce que peut vivre un-e élève trans dans un vestiaire n'est qu'emblématique de la mise au placard des vécus trans et des violentes facettes du cissexisme. Un-e élève trans comprend que l'école n'a pas prévu son existence dès le moment où iel veut simplement aller aux toilettes. Trois grands types d'exclusion apparaissent : soit les élèves trans sont rejeté-e-s par leurs pairs dans les activités hétéronormées mises en place par l'institution et les enseignant-e-s, soit iels s'excluent iels-mêmes pour ne pas subir davantage de discriminations, soit iels font semblant de jouer le jeu de la norme de genre et souffrent des conséquences de ce choix.

« L'humanité d'un être dépend de la cohérence de son genre[...]. Les distinctions de genre font partie intégrante de ce qui humanise les individus dans la culture d'aujourd'hui. En effet, on ne manque généralement pas de punir celles et ceux qui n'arrivent pas à faire leur genre [to do their gender] comme il le faut »

Judith Butler, Défaire le genre, 2004.

Les personnes androgynes* vivent cette punition au quotidien. **L'androgynie** qualifie les personnes dont l'apparence (physique et/ou gestuelle) ne permet pas de déterminer clairement à quel sexe ou genre iel appartient au premier abord.

La difficulté d'en parler

Lorsqu'une jeune personne a un problème, elle en parle prioritairement à sa famille ou à l'école à ses amie·e·s. Lorsqu'une jeune personne lgbt+ s'interroge sur ce qu'elle vit, elle craint particulièrement d'en parler à sa famille, à l'école et à ses ami·e·s. La police du genre ne laisse aucune zone intacte et ses sanctions prennent différents visages ; elle fait rage et désapprouve l'ensemble des personnes qui dérogent aux codes genrés en vigueur. L'injure éprouve le rapport à soi, aux autres et au monde, créant un environnement perçu comme hostile qui ne favorise pas le coming out* (Caroline Dayer, *Transcolarité*). Or faire son coming out est une nécessité pour faire une transition. **C'est également prendre un énorme risque : celui d'être poussé à interrompre sa scolarité.**

Le rôle des parents

Les adultes s'emploient à transformer leurs enfants en mini-adultes. On se projette sur ce que va devenir l'enfant, et on crée nous-même un **déterminisme** autour du sexe de celui-ci. On peut observer ce phénomène dès la naissance, à travers les événements sociaux qui constituent la vie des jeunes parents, comme par exemple le simple fait de choisir une couleur pour la future chambre de l'enfant. Aux Etats-Unis, il y a les « gender reveal parties » : ce sont des festivités où l'on l'annonce à ses proches le sexe de l'enfant de manière spectaculaire, traditionnellement par l'ouverture d'une grande boîte laissant s'échapper des ballons de couleur bleue s'il s'agit d'un garçon, ou rose s'il s'agit d'une fille.

Des solutions ?

Pour Isabelle Collet, enseignante-chercheuse à l'université de Genève, il nous faut travailler à la diffusion de connaissances dans le domaine de la transidentité. À travers des manuels et des programmes, on donne des **outils pédagogiques** qui ne peuvent qu'être bénéfique pour tout le monde, élèves comme enseignant·e·s, enfants comme adultes.

L'inscription, en septembre 2011, du terme de « genre » dans les manuels scolaires, et notamment en SVT (Sciences de la Vie et de la Terre), a créé une vague d'indigna-

tion parmi les minorités les plus conservatrices en France, des actions à l'encontre de l'enseignement du « genre ». Des programmes de lutte contre les discriminations n'ont cessé de se multiplier (le site *Vigi gender* en est un exemple).

Dans le *Cahier de la transidentité n°4*, Isabelle Collet explique qu'une solution serait d'éduquer les enfants en commençant par mettre tout à plat en **définissant des termes** : sexe, genre, homosexualité, intersexualité, trans, queer... mais aussi parité, équité, égalité, etc. Aborder le sujet de la transidentité auprès d'élèves déclenche beaucoup de réactions, en général de la fascination, car celle-ci évoque la transgression d'un interdit lié à la norme. Il faut en parler pour **démystifier la situation**. Ensuite, il faudrait dire aux éducateur·ice·s que lorsqu'ils rencontrent un élève non conforme aux normes de genre, il n'est pas question pour iels de mener l'enquête pour savoir quelle étiquette lui coller, surtout si l'enfant a quatre ans. Les garçons qui se déguisent en filles et vice versa ne sont pas tous trans : entre 0 et 6 ans, les enfants n'ont pas conscience de ce qui est sexué ou non. L'obsession du genre est telle chez les adultes qu'ils inculquent parfois l'angoisse de l'homosexualité ou de transgression de genre à un enfant qui joue. Il ne faut pas générer en iel un malaise. **Il faut veiller à ce que les autres élèves de la classe se comportent avec bienveillance, ce qu'ils feraient sans l'intervention de l'adulte.**

Selon Erik Schneider, militant à l'association Intersex & Transgender Luxembourg (ITGL), psychiatre et psychothérapeute trans, la solution serait d'**inscrire un sexe temporaire** pour laisser à l'enfant le temps de choisir. Mais il ne faudrait pas que cela ne touche uniquement les enfants trans ou intersexes, pour éviter que ceux-ci soient discriminés.

Les enseignants véhiculent des stéréotypes de genre sans même en avoir conscience, ces stéréotypes sont le reflet de leur propre éducation.

Non-Binaire

[Par/être, paraître]



**MA
WOMAN?**

J e g r i b
o u i l l e d e
p e t i t e s
s p i r a l e s d a n s l e
c o i n s u p é r i e u r
d r o i t d e m o n c a r n e t e n r e p e n s a n t
à c e q u ' i l m ' e s t a r r i v é h i e r s o i r .
Puis je me mets à écrire à toute vitesse ce qui me passe par la tête :

Chers damoiseaux,

Je vous serai gré d'accepter en tout bien tout honneur de cesser d'importuner les individus de la gent féminine qui croisent votre chemin une fois la nuit tombée. Il se pourrait, à votre grande surprise, j'en ai conscience, que celles-ci ne soient pas sensibles à vos charmes, pour cause de panique des plus rationnelles à la pensée de se faire agresser. Je ne doute pas que vos intentions soient des plus nobles. Le résultat demeure, dans les faits, le même. Nous vous prions d'agréer, messieurs, l'expression de nos sentiments respectueux et dévoués,

Signée : femme présente dans un espace public, un casque audio sur les oreilles, marchant la tête baissée et le regard au loin.

Cette lettre, que j'aurai bien aimé la glisser dans la boîte aux lettres du gars qui m'a poursuivie en pleine nuit, pour me demander mon numéro. Je peux vous dire qu'il est devenu bien moins avenant quand je lui ai lancé mon carnet à la tête. C'est dommage, d'ailleurs, parce que je l'aimais beaucoup ce carnet. Il contenait pas mal de mes blagues concernant ma vie.

C'est pas grave, je m'en suis acheté un nouveau, que j'ai appelé : « non mais en vrai tu as trop de chance ». Il paraît que j'ai de la chance de plaire dans la rue. Mais également d'être bisexuel·le, car cela m'octroie deux fois plus de chance de trouver quelqu'un

qui me plaît. C'est des conneries ! J'ai passé les deux dernières années sur Tinder. La plupart des hommes finissent par me demander si je suis intéressé-e par un plan à trois, et de nombreux profils de femmes ont la générosité de mentionner « bi et relations non sérieuses s'abstenir ». D'ailleurs, j'entends souvent dire qu'être bi n'est qu'une courte phase d'expérimentation universitaire. C'est une courte phase qui a duré toute ma vie, quand même ! Pour moi, ce n'est pas la bisexualité qui est à la mode, c'est la mode qui s'est emparée de la bisexualité.

Penser à ça me donne envie d'ouvrir l'appli pour y jeter un oeil, principalement par ennui car je suis dans le tram, mais aussi un peu par curiosité pour voir si quelqu'un m'a envoyé un message.

Je swipe à gauche.

Swipe à gauche.

Swipe à droite.

Ah tiens, ce profil dit « bisexuelles, asiatiques et noires, passez votre chemin », que c'est aimable. Bienvenu(e) dans la communauté ! Vous avez gagné le droit d'être une fois de plus exclu-e, car ne convenant à aucune des deux cases proposées. L'ironie du sort a voulu que je sois un-e métisse bisexuel-le non-binaire. Essayez un peu de trouver une place dans une communauté avec un profil pareil. Je suis en équilibre sur la ligne qui séparent noirs et blancs, hétéros et homos, femmes et hommes. Il ne faut pas croire pour autant que c'est parce que je ne sais pas faire de choix. Il m'arrive, comme tout un chacun, de faire des choix banals comme par exemple mon parfum de glace préféré : vanille.

Je remarque qu'une jeune femme devant moi me lance de rapides regards. Peut-être a t'elle vu ce que je faisais. Ou peut être me juge t'elle sur ma tenue. Je dois avouer que j'ai mis le paquet : chemise blanche, veston, noeud papillon, chaussures à paillettes, chaussettes à motifs. Je suis serveur dans un petit café dans le centre ville, et croyez-le ou non, ceci est ma tenue de travail. Les regards insistants ne me gênent pas plus que ça, car je me sens trop bien dans mes vêtements.

Je fais défiler presque machinalement les profils Tinder alors que les bâtiments se succèdent au rythme du tram. Il est bientôt temps que je descende. Comme d'habitude, j'attends que l'on soit à peine à quelques mètres de l'arrêt pour me lever. Je suis

maintenant face à la porte, prêt-e à descendre, quand je sens une petite tape sur mon épaule. Je me retourne. Je reconnais la jeune femme qui était assise devant moi plus tôt. Elle a des yeux verts, à moitié cachés derrière une frange brune et de grandes lunettes noires. Elle porte une veste en jeans trop grande pour elle, et un pantalon à motifs pieds de poule attaché par une grosse ceinture au niveau de la taille, et un col roulé noir. Elle tient son téléphone, et tout en elle me fait penser qu'elle est en panique. « Hey, désolé de te déranger. C'est la première fois que je fais ça... Je me demandais, si ça ne t'embête pas... Peut être voudrais-tu rentrer ton numéro dans mon téléphone ? », me dit elle, d'une voix hésitante. Les portes du tram s'ouvrent. Elle me tend son téléphone, et je remarque que ses mains tremblent. Alors que je lui répons « avec plaisir », j'ai un immense sourire. Je prends le téléphone et y entre mon numéro. Juste avant que les portes ne se referment, je me glisse à l'extérieur, et me retourne : à travers mon reflet dans la porte, je vois la fille me faire un geste de la main, alors que le tram repart . C e t t e j o u r n é e

c o m m e n c e

b i e n

Être Non-binaire

« Prétendre qu'une loi est universelle ne revient pas à dire qu'elle opère de la même manière dans toutes les cultures ou qu'elle détermine la vie sociale de manière unilatérale. En réalité, le fait d'attribuer l'universalité à une loi peut simplement vouloir dire qu'elle opère comme un cadre dominant des rapports sociaux »

Judith Butler, op. cit.

Le terme « **non-binaire** » désigne toute personne ne se retrouvant pas dans la binarité du genre : ils/elles peuvent se sentir ni femme ni homme, ou bien un mélange des deux. On peut en déduire qu'il s'agit là encore d'un terme générique, car il peut regrouper plusieurs types d'identités (comme par exemple gender fluid, agendre, two spirits, etc.). Cette identité est souvent associée au terme « **troisième genre** », et on utilise des règles linguistiques particulières : **iel*** est le pronom de la troisième personne du singulier permettant de désigner n'importe qui, sans distinction de genre. Son pluriel est **iels**, et il a été construit en corrélation avec le pronom non-binaire anglais, « **them** ». Néanmoins, il ne faut pas confondre non-binarité et androgynie*, qui est le fait d'avoir une apparence alliant stéréotypes masculins et féminins. L'identité non-binaire n'est pas non plus à confondre avec l'intersexuation*, qui est une question anatomique. La non-binarité est une identité de genre, un ressenti et une revendication, car ce terme à lui seul remet en question l'assignation sexuelle à la naissance.

Identité de genre & corps

Le genre a besoin du corps pour exister. Judith Butler dit que « le corps est un instrument auquel on attache un certain nombre d'éléments culturels significatifs ». Certes, le genre est un sentiment, chose qui ne devrait pas être visible en surface, mais ce sentiment s'extériorise par la manière que l'on a de s'habiller, de se coiffer, de parler, de marcher, de bouger, de se tenir, d'exprimer ses émotions, et bien plus encore. On reproduit un schéma qui nous paraît naturel, car c'est tout ce que l'on connaît, c'est **la norme**. Perpétuer des stéréotypes de genre, c'est ce que l'on appelle **performer son genre**. Il n'y a pas d'identité cachée derrière les expressions du genre. On fait exister le genre à travers le regard d'autrui. Cela mène parfois à une **gender panic**, peur profondément enfouie faisant surface lorsque notre perception de ce qui est « naturel » dans le domaine binaire de la féminité/masculinité est troublée. On peut penser par exemple au réflexe que l'on a lorsque l'on voit quelqu'un que l'on considère du sexe opposé dans des toilettes publiques.

**Alors que se passe t'il quand on se retrouve dans une culture
où les normes sont différentes ?**

La Bispiritualité

Dans la **culture amérindienne**, il n'existe pas que des hommes et des femmes. La bispiritualité, aussi connue sous le nom de berdache, bardache¹ ou **two spirits**, était un terme utilisé par les colons européens pour décrire les individu-e-s non conformes aux normes de genre communément admises dans les sociétés occidentales. Ainsi, certaines nations amérindiennes considèrent qu'il existe au moins **quatre genres** : les hommes masculins, les femmes féminines, les hommes féminins, et les femmes masculines. Ces deux dernières catégories constituent les two spirits. En Thaïlande, un troisième genre est possible lorsque l'on s'identifie comme « **katoï** ». Chez les Samoa, c'est le mot « **fa'afafine** » qui est utilisé.

Comment est définie cette non-binarité dans la société occidentale ?

1. « bardache » est un nom occidental qui a pour étymologie le mot persan bardaj, se référant à un homosexuel passif. Cette signification étant offensante, on préférera utiliser l'appellation «two spirits».



Être Queer

Le mot queer* est un terme générique qui regroupe un certain nombre de termes qui ont tous en commun d'être **en dehors de la norme hétérosexuelle cisgenre**. Dans la langue française, le terme queer est généralement utilisé pour parler d'altersexualité : les modes altersexuels (trans, intergenre, androgyne) ont pour principe de ne pas s'inclure au sein d'un seul mode de vie sexuelle ou de genre. Le mode altersexuel vient, dans ce contexte en concurrence avec le mode binaire. À l'origine, « queer » est une expression anglaise qui pourrait se traduire par « ordure, taré, anormal, bizarre, pédé, gouine, malsain ». Cette expression a longtemps été utilisée comme insulte visant à stigmatiser les homosexuel·le·s (ou toute autre catégorie de personnes n'entrant pas clairement dans la division sociale du genre et de l'hétérosexualité normative). Il a fini par être détourné par la communauté lgbt+* et devient un symbole de fierté et de différence.

« La théorie queer est un effort critique des normes hétérosexuelles, de la normalisation des corps, et des pathologies psychiques découlant de prétendues déviances sexuelles, qui invite à subvertir les identités de sexes et de genres qui se sont imposées socialement et à en construire de nouvelles, en adéquation avec les pratiques sociales réelles que vivent les gens »

Jean Zagarniaris, Sexualité et gouvernabilité des corps au Maroc, 2012.

La Théorie Queer

La théorie queer part de l'idée que les identités sexuées ne sont pas des normes transcendantes auxquelles il faut se soumettre, mais **des modes d'existence à conquérir**. On découvre là le premier pont qui relie genre et sexualité. Tous deux sont représentés par des identités qui sortent de la norme et qui sont sujets à stigmatisation.

Le Communautarisme

Le communautarisme, consiste à faire prévaloir les spécificités d'une communauté (éthiques, religieuses, culturelles, sociales, etc.) au sein d'un ensemble social plus vaste. Dès l'enfance, un individu a besoin d'une relation privilégiée avec autrui. Il est facile de comprendre que l'on préfère le groupe auquel on s'assimile. Dans notre domaine d'étude, il s'agit de la communauté lgbt+, constituée elle-même de plusieurs communautés qui se sont réunies car elles avaient en commun le fait d'être discriminées.

Mais cet effort solidaire est-t-il égalitaire ? Judith Butler explique que « les pratiques sexuelles marginalisées dans la culture ne sont pas intelligibles par cette même culture ». Même dans une culture déjà considérée comme marginalisée, on retrouve des discriminations. Cela pousse à créer des communautés de plus en plus petites, et explique sûrement pourquoi de nombreuses appellations voient le jour pour décrire les différentes manières de vivre son genre. Lors de la création d'un nouveau compte Facebook, on remarque que la case « gender » n'est plus un choix à deux options, mais cinquante-deux (ce chiffre ne cesse d'augmenter).

« La sexualité est liée au genre, car les normes de genre traversent la sexualité ».

Judith Butler, op. cit.



La bisexualité est le fait d'éprouver de l'attraction sexuelle et/ou des sentiments amoureux pour les deux genres. Il faut distinguer la bisexualité de la pansexualité*, de l'omnisexualité, ou encore de l'asexualité*. C'est-à-dire que s'il existe autre chose que la dichotomie « homo/hétéro », il existe aussi autre chose que le triptyque « homo/bi/hétéro ».

Alfred Charles Kinsey, professeur d'entomologie et de zoologie, connu pour avoir publié deux importantes études sur le comportement sexuel de l'homme et de la femme ainsi qu'une échelle à six niveaux :

- 0 : Exclusivement hétérosexuel·le ;
- 1 : Prédominance hétérosexuelle, expérience homosexuelle ;
- 2 : Prédominance hétérosexuelle, occasionnellement homosexuelle ;
- 3 : Bisexuel·le sans préférence ;
- 4 : Prédominance homosexuelle, occasionnellement hétérosexuelle ;
- 5 : Prédominance homosexuelle, expérience hétérosexuelle ;
- 6 : Exclusivement homosexuel·le.

Il s'est aperçu qu'il n'y avait pas de catégories définies, mais une échelle dans laquelle les individus pouvaient se positionner.

Au début du 20^e siècle, Freud parle de « bisexualité psychique », entendue comme « l'idée que chaque sexe manifeste certains traits caractéristiques de l'autre ». Il estimait qu'en chacun de nous existent « du masculin et du féminin, ces notions faisant partie des notions les plus confuses du domaine scientifique ». **Il avait peut-être déjà compris qu'il pouvait y avoir un peu « de l'homme et de la femme » dans chacun d'entre nous.**

Le lexique lgbt+ est **un séquençage qui hiérarchise** : les identités formant le « + » sont perçues comme arrivistes, le T de trans est parfois mis à l'écart, leur identité sexuelle étant considérée comme « normale », et les souffrances vécues par les bisexuel·les sont dévaluées car considérées comme minimales en comparaison des souffrances vécues par la communauté lesbienne et gay. Ce dernier rapport de pouvoir a été analysé par Mélissa Corlouer, qui nous rapporte que « sur 21 petites annonces bi-mensuelles, 10 invitent les bisexuelles à passer leur chemin, c'est-à-dire 47 %, chiffre qui amène à se poser la question de la place des bisexuel·les au sein

même de la communauté lgbt, qui d'ailleurs semble vouloir parfois se passer du « B ». On aurait pu penser qu'au sein d'une minorité forte des expériences d'homophobie ou de transphobie, la tolérance et l'ouverture à l'autre aillent de soi. Nous disons « transphobie », mais il serait plus pertinent de parler de « **cisgenrocentrisme** », à savoir un point de vue « cis » sur l'ensemble des expressions et des expériences de genre. Les relations entre les femmes bisexuelles et les femmes lesbiennes semblent plus conflictuelles que les relations entre les gays et les hommes bisexuels. Alors qu'être « bi » c'est entre autres, être « homo » ; c'est aussi subir les mêmes discriminations, les insultes, la violence physique et verbale, etc.

Comment expliquer cette discrimination intra-groupe ?

Dans *Mauvaises réputations* (Jean-Claude Croizet et Jacques-Philippe Leyens, 2003), on comprend que « la sociabilité étant une recherche de similitudes et de différences, il est évident que, plus que les autres peut-être, les personnes stigmatisées se comparent à autrui ». Alors que chacun de nous ne supporte pas d'être identique à son voisin, **nous refusons la différence des autres.**

Il est important de ne pas oublier les discrimination inter-groupe, et les rapports de pouvoirs qui se jouent entre la communauté lgbt+ et le reste du monde. On pourrait parler de l'hétérophobie, terme utilisé pour parler de l'hostilité et/ou rejet des hétérosexuel·le·s, vu·e·s comme éléments gênants et somme toute inintéressants puisque ne représentant pas de partenaires éventuel·le·s. **Alors comment combattre l'homophobie alors que l'on décrit soi-même l'hétérosexualité comme quelque chose de « gênant » ?** On renvoie les discriminations que l'on subit tel le reflet de notre souffrance. L'hétérosexualité reste ce par quoi la normalité est définie et les hétérosexuel·le·s ne se disent pas entre eux qu'ils le sont, il n'y a pas de coming out* hétérosexuel. Le présumé hétérosexuel touche tout le monde, mais le présumé homosexuel existe aussi. Si vous vous retrouvez dans un milieu gay autour d'une table, tout le monde autour de la table présumera que vous êtes homosexuel·le (Léa, pour Mutatis Mutantis, dans CDT 2).

Ce cheminement de pensée nous mène à nous questionner sur la place du communautarisme dans notre société. Est-ce vraiment une bonne chose ? **Ou cela n'apporte t'il pas davantage de rapports de pouvoirs entre individu·e·s ?**

Agenre

[Pénalités engen(d)rées]



BOYS
WILL
BE
~~BOYS~~

C

o

m

m

e

n t

e s t c e q u e j ' a i

r é u s s i à m e m e t t r e

d a n s u n e s i t u a t i o n p a r e i l l e ?

A l l e z , C h a r l i e , r e s -

p i r e . C a l m e - t o i .

S i t u n e t e c a l m e s p a s , i l s v o n t t ' e n t e n d r e .

O h n o n , p o u r q u o i j ' a i p e n s é à

ç a ? C ' e s t p i r e , m a i n t e n a n t !

Mes mains tremblent. Mes ongles sont tellement rongés, que ma mère va me

tuer. Elle me dira sûrement quelque chose du genre « aucun garçon ne vou-

dra de toi avec des mains comme ça ! ». J'ai toujours été étonnée de la créativité

de ma mère pour trouver des moyens de me faire regretter d'être une fille. Ça

fait bien longtemps que je ne suis plus sa petite poupée, qu'elle peut habiller et

coiffer comme elle le veut. Je dois vous avouer que ça me manque parfois, elle

me manque. Surtout en ce moment, quand je suis en pleine crise d'angoisse...

J'entends une autre rafale de coups de feu, suivie de hurlements.

D'accord, cette fois-ci il n'y a plus de doutes. Il y a bien quelqu'un, à quelques mètres

de moi, dans mon école, en train d'abattre des gens. Mais qui voudrait s'en prendre

à un groupe d'étudiants à polytechnique ?

Je regarde autour de moi. Je me suis enfermée dans une cabine des toilettes des

filles. Il n'y a pas de fenêtres dans cette pièce, et si je sors, je me retrouverai sûrement

face-à-face avec un tueur. Je suis prise au piège. Dans le faible espoir de penser à autre

chose, je me mets à lire les inscriptions sur le mur. Mon esprit est trop agité, rien ne

me calme. Que dirait mon père ? Sûrement d'être courageux, qu'enfermé dans ces

toilettes, je suis en sécurité. Il utilise souvent des pronoms masculins pour parler

de moi. Je n'ai jamais su s'il le faisait exprès ou pas. Moi ça ne me dérange pas trop,

alors je ne l'ai jamais corrigé. Je pense que quelque part il aurait bien voulu avoir un garçon, alors tout le monde y gagne. Il m'a un jour dit que "les garçons manqués font des filles réussies". À ce moment là, j'aurais dû lui dire que je l'aime. Je ne le lui ai jamais dit. Comme beaucoup de choses d'ailleurs, je ne me suis jamais sentie assez à l'aise pour leur parler de ce que je ressens.

Une voix grave s'élève de la pièce voisine : « Vous savez pourquoi vous êtes là ? », après un court silence, j'entends :

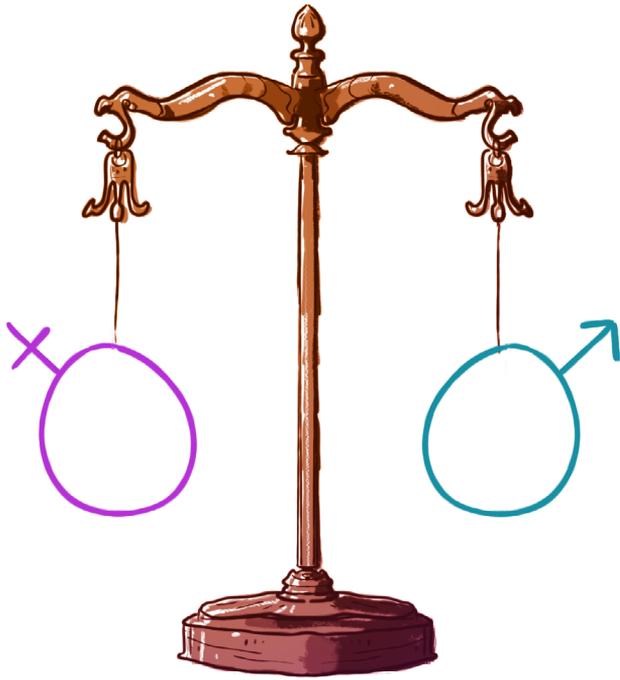
– Je combats le féminisme.

– Écoutez, nous sommes juste des femmes étudiant l'ingénierie, pas des féministes prêtes à marcher dans les rues en criant que nous sommes contre les hommes. Juste des étudiantes cherchant à mener une vie normale. *je reconnais la voix de Nathalie, une fille de ma classe.*

– Vous êtes des femmes, vous allez devenir ingénieurs. Vous n'êtes toutes qu'un tas de féministes, je hais les féministes », répond la voix menaçante.

Soudain, une nouvelle rafale de coups de feu, cette fois-ci bien plus longue que les précédentes. Les cris finissent par s'arrêter, alors que les coups de feu continuent de retentir. Je laisse échapper un sanglot, ma tête entre mes jambes et mes mains sur mes oreilles. J'essaye de me concentrer sur les battements de mon coeur, mais un autre bruit se fait de plus en plus présent : ce sont des bruits de pas.

I l s s e d i r i g e n t v e r s m o i .
L e p l u s s i l e n c i e u s e m e n t p o s s i b l e e n
p r e n a n t a p p u i d e c h a q u e c ô t é a v e c
m e s m a i n s , j e m e m e t s
a c c r o u p i e s u r l a c u v e t t e
d e s t o i l e -
t e
s .



Rapports de pouvoir entre femme et homme

« Les femmes qui disent par exemple qu'à la maison leur conjoint "les aident", sous-entendent qu'il y a un progrès, ne veulent pas reconnaître que l'équité est bien loin d'être acquise et que si elles continuent à dire aujourd'hui "ça va", on n'avancera pas. Non, "ça ne va pas" : une femme meurt tous les trois jours en France de violences conjugales, les salaires sont 20 % à 30 % plus bas pour les femmes à compétences égales, 75 000 viols sont perpétrés chaque année. Non, ça ne va pas ! [...] (les garçons trans) disent très clairement qu'apparaître masculin leur a fait gagner une considération supérieure immédiate. [...] Au masculin, l'a priori sur vous est toujours positif jusqu'à preuve du contraire »

Entretien avec Valérie Mittheaux, réalisatrice du documentaire « Mon sexe n'est pas mon genre ».

Emma Watson, dans son discours à l'occasion du lancement de la campagne *HeForShe*, explique que « le féminisme se définit comme la conviction que les hommes et les femmes doivent jouir des mêmes droits et des mêmes chances. Est féministe **toute personne qui croit en l'égalité** politique, économique et sociale des sexes ». Il est important d'étudier le féminisme pour mieux comprendre l'identité de genre. Car le corps genré que l'on performe a une conséquence sociale sur le monde qui nous entoure. « Le partage entre le masculin et le féminin n'établit pas seulement un ordre du monde, il produit des tensions et des paradoxes, dont l'explication éclaire notre actualité » (Laure Bereni et Mathieu Trachman, *Le genre théories et controverses*). Certaines personnes pensent à tort que le féminisme est un doctrine d'empowerment* des femmes, c'est à dire qu'elles essayeraient de retirer le pouvoir des hommes pour le donner aux femmes. **Or, tout comme l'égalitarisme*, la cause féministe défend les libertés des hommes tout autant que ceux des femmes.**

« Femme, même au pluriel, est devenu un terme qui fait problème, un terrain de disputes, une source d'angoisse »

Judith Butler, op. cit.

Une haine envers les féministes

Le 6 décembre 1989, Marc Lépine est entré dans l'école polytechnique de Montréal, et a tué quatorze femmes en vingt minutes. Ses paroles : « Je hais les féministes », ainsi que la lettre retrouvée dans sa poche et le déroulement de la tuerie ont fait qualifier cet événement d'attaque antiféministe*. Il était armé d'un fusil semi-automatique et d'un couteau. Mais cet acte de folie a mis en évidence **l'immense ressentiment de certains hommes devant les avancées des femmes de l'époque.**

La place de la femme dans la société

Pour Aristote, il y a des individus, les hommes, qui sont **naturellement nés pour dominer**, et d'autres, les esclaves et les femmes, qui sont là pour que les hommes

puissent s'adonner aux activités nobles. Il faut que quelqu'un s'occupe des tâches ingrates, et il donne ce rôle à la femme. Aristote a joué un rôle central. Il a été le penseur le plus influent du monde antique mais aussi du monde médiéval et arabe. C'est un penseur universel, une figure majeur. Or, il va théoriser que la femme est un être manquant car l'excellence humaine, c'est le masculin. La hiérarchie des fluides, c'est une question politique qui affirme que le masculin est supérieur au féminin, en se basant sur des arguments biologiques : supériorité du sperme sur le lait maternel, et du sang masculin sur le sang féminin. Dans la procréation, il y a deux pôles qui sont d'emblée en conflit. Jusqu'à la fin du Paléolithique, on voyait la femme comme puissance surnaturelle, auto-procréante. Puis, lorsque l'on a compris l'implication de l'homme, le ventre féminin est devenu un « vase » contenant les « homoncules » : petits êtres pré-fabriqués dans le sperme. Cette vision de la procréation a permis aux hommes de **justifier leur domination** sur les femmes. **Mais comment, de nos jours, s'exprime cette domination ?**

La société forme le **langage**, et le langage forme la société. C'est par la parole que l'on forme des idées, que l'on transmet des pensées, et par conséquent que l'on exerce du pouvoir. Pour Luce Irigaray, dans un langage éminemment **masculiniste* et phallogocentrique***, les femmes constituent l'irreprésentable. Le sexe féminin est un point d'absence linguistique dans la langue française, c'est un sujet qui n'en est pas un. Le masculin n'est pas marqué et donc synonyme d'« universel ». Or, les personnes ne peuvent être signifiées dans le langage indépendamment de la marque du genre. Selon Wittig, parler est idéalement un acte de puissance, un acte de souveraineté qui implique simultanément un rapport d'égalité avec les autres sujets parlants ». "Si on part du postulat que le genre a été construit socialement, on est en droit de se demander s'il n'aurait pas pu être construit autrement. Et cette construction implique t'elle un déterminisme social, ou bien serait-il possible de le modeler, voir de le transformer ? Simone de Beauvoir affirme que l'on ne naît pas femme, on le devient (elle écrira plus tard une version concernant l'homme). La tournure de cette phrase nous fait clairement comprendre qu'il ne s'agit pas là d'un choix mais d'une contrainte. **C'est une obligation culturelle.**

« Quoi qu'il en soit, que l'on traite un garçon de "tapette", ou une fille de " salope" ou autre, c'est le même mécanisme qui est ici à l'oeuvre : la péjoration des stéréotypes féminins »

Johanna Dagorn - Une volonté politique ?, 2015.

Écart salarial homme/femme

La différence de salaire entre un homme et une femme autour du monde varie en fonction de la méthode de mesure. En Pologne, les femmes gagnent 91 centimes pour chaque dollar gagné par un homme. En Israël, c'est 81 centimes. En Corée du Sud, elles ne gagnent que 65 centimes sur ce dollar. « À travail égal, salaire égal », est une phrase que l'on entend souvent, et qui nous fait penser que les femmes sont moins payées uniquement parce qu'elles sont des femmes. Or, un corpus de recherche international démontre que la discrimination envers les femmes (misogynie) n'explique qu'en partie cet écart. **Dans ce cas, quel est le véritable responsable ?**

Dans les années 50, le milieu du travail ne comptait que peu de femmes. Cela était dû au fait qu'elles n'avaient pas le même niveau d'étude que les hommes : elles ne les terminaient pas pour pouvoir s'occuper de leurs enfants, n'obtenaient pas les mêmes diplômes, ou bien n'avaient pas la possibilité de faire des études. Les gens comprenaient qu'une femme ait besoin d'argent, mais pas qu'elle ait envie de faire une carrière ; chose alors réservée aux hommes. À l'époque, la discrimination était légale : on pouvait faire des annonces d'emploi stipulant la condition « pas de femmes ». Plusieurs facteurs interconnectés étaient donc la cause de l'écart de paye entre hommes et femmes.

Mais grâce aux avancées féministes, la plupart de ces facteurs ont faibli, sauf un : la société dicte aux femmes que ce sont elles qui doivent **élever les enfants**. En moyenne, les femmes passent neuf heures par semaine de plus que les hommes à s'occuper de leur famille. Et là est la vraie source de différence salariale. Un homme qui a ce temps en plus par semaine pour travailler, et qui n'a pas le poids de la charge mentale sera plus à même de gagner une promotion.



La charge mentale, c'est le fait d'avoir en permanence dans un coin de la tête, l'organisation de la vie de la maison. C'est quelque chose qui est hors statistiques. On a tendance à penser que le temps de travail et le temps passé à la maison sont parfaitement distincts. Or ce n'est pas le cas. Même en période de travail, les personnes qui sont en charge de la maison doivent penser à ce qu'il y a à faire une fois qu'elles seront chez eux ; des choses qui peuvent paraître banales, penser à quel jour on est pour le ramassage des ordures, les mots à signer dans le carnet des enfants, les choses à acheter, etc. Elles sont au travail, en train de s'occuper de la maison. Quelqu'un qui n'a pas cette charge mentale à supporter au quotidien a beaucoup plus de facilité à dissocier sa vie de famille de son travail, et se retrouve ainsi plus efficace.

On constate donc que la différence salariale ne se fait pas entre les hommes et les femmes, mais entre les hommes et les mères. C'est la maternité qui est sanctionnée. On peut pour autant se dire que les femmes choisissent de leur plein gré de mettre leur profession de côté pour leurs enfants, et que cela leur apporte d'autres satisfactions. **Mais les hommes ont ils aussi ce choix ?**

De nombreux stéréotypes et contraintes empêchent les hommes de s'occuper de leur vie de famille. Un bon exemple est l'absence de congé paternité dans de nombreux pays. En l'an 2000, l'Islande a fait passer une loi décrétant que le congé maternité payé pendant six mois pouvait être pris par les pères. Cela a eu un impact sur la vie de famille mais également sur le marché du travail : **on sait que les hommes comme les femmes peuvent prendre un congé à la naissance de leur enfant.**

Le harcèlement de rue

Le harcèlement de rue est un sujet complexe, car il est vécu de façon différente selon les femmes qui le subissent. Certaines jeunes filles peuvent se sentir **traumatisées après une seule expérience de harcèlement**. Pour d'autres, c'est l'**accumulation de micro-agressions** qui va provoquer le traumatisme. Certaines femmes **banalisent** complètement l'acte, et peuvent penser que se faire draguer est un signe que l'on a de la valeur, en affirmant : « tu te plains de te faire draguer dans la rue, mais y'a plein de femmes qui souffrent quand ça ne leur arrive plus ». Certaines femmes ont donc besoin de l'amour des hommes pour se sentir valorisées.

La culture du viol, est un concept sociologique utilisé pour qualifier un ensemble de comportements et d'attitudes partagés au sein d'une société donnée qui minimiseraient, voire encourageraient le viol. Par exemple, penser au violeur comme un homme inconnu, armé d'un couteau, qui viole une femme dans un espace public la nuit, est une idée reçue qui imprègne les mentalités dès le plus jeune âge. **On comprend donc que pour lutter contre les violences sexuelles, il faut lutter bien en amont contre les stéréotypes de genre.**

Or, dès leur plus jeune âge, les petits garçons sont bien moins éduqués à supporter la frustration que les petites filles. On constate qu'un petit garçon, s'il pleure, va être plus rapidement nourri et consolé qu'une petite fille. Des études faites en Suède montrent que les instituteurs ont tendance à demander aux petites filles d'aider les garçons pour leurs devoirs, de les assister, de devenir en quelque sorte leurs auxiliaires. Ces choses mises bout à bout font qu'inconsciemment, on va penser que les désirs des garçons ont plus d'importance que ceux des filles. Valérie Rey-Robert (*Une culture du viol à la française*, 2019) rappelle que commettre un viol, c'est ne pas respecter la volonté et le désir de l'autre. Or, la violence est vue comme positive du côté des hommes.

Nous avons vu qu'il y avait des rapports de pouvoirs entre hommes et femmes, nous allons maintenant nous pencher sur les rapports de pouvoir qui régissent les relations entre les différentes masculinités.

Cisgenre

[La fabrique des garçons]



HOMME
=
VIRIL

J e n
t e n d s q u e
l ' o n f r a p p e à l a
p o r t e . J e p o s e m o n l i v r e
e t m e l è v e p o u r a l l e r a c c u e i l -
l i r m e s i n v i t é s . A u j o u r d ' h u i , j e r e ç o i s
d a n s m o n h u m b l e p e t i t c h e z - m o i d e u x a m i s d e l o n g u e d a t e ,
L u i z e t V i t o r . I l s o n t a r r i v é s e n m ê m e t e m p s , e t p i l e à l ' h e u r e ; u n v é r i t a b l e m i r a c l e .

« Hé les gars, vous savez pas ce que j'ai vu hier soir en rentrant ! dit Luiz, visiblement impatient de nous raconter ce qu'il lui est arrivé.

– La vierge Marie ? tente de deviner Vitor.

– Ah-ah. Non, quelque chose de bien plus trépignant : deux petites tafioles se tenant par la mains dans la rue ! J'ai d'abord cru que c'était un homme et une femme, mais une bande de jeunes sont passés à côté d'eux, et ils se sont lâchés la main trop tard. L'un des jeunes s'est baissé, a prit un bout de brique et l'a lancé dans leur direction. Juste avant le bruit d'impact de la pierre au sol, ratant de peu l'homme à droite, j'ai entendu un « Hé ! P'tit pédé ! ».

– Et qu'est ce qu'il s'est passé après ?

– Ils ont pris leur jambes à leur cou, et ont filé le plus vite possible dans une ruelle de la favela, tu crois quoi ? Deux contre cinq, je ne parierai pas sur leur victoire.

– Et tu n'as rien fait ? je demande.

– Pour quoi, les aider à défoncer ces monstres ? répond Luiz, en rigolant. Un sentiment de gêne m'envahit.

– Bon. C'est pas qu'il se fait tard, mais tard assez. Et si j'étais chez vous, moi, je rentrerais chez moi.

La fermeté de ma voix le fait stopper net. Il sait bien que lorsque je commence à m'énerver, il ne faut pas me provoquer. C'est quelque chose que mon père m'a appris quand j'étais très jeune : toujours savoir se faire respecter. Et pour cela, pas besoin de se battre. Il faut juste faire croire à son interlocuteur qu'on en a l'intention. Être sûr de soi, ne pas montrer de faiblesses, ne pas montrer ses émotions – à part la colère, bien-sûr – tous cela m'a été inculqué quand j'étais jeune. Mais c'était une autre époque, plus dure. Je ne pensais pas qu'on en était toujours là aujourd'hui ! Il faut croire que les discriminations ont la peau dure. Je me demande si j'ai transmis ça à mon fils, et si celui-ci va le transmettre à mon petit-fils. Quelque part je l'espère. Car je n'ai pas envie de le voir se faire lapider !

– Tu vas quand même pas prendre la défense de ces mecs là, quand même Ronan ! me demande Victor, bien moins sûr de lui.

– Vous ne connaissez absolument rien de la vie de ces hommes, et vous voulez les tuer ? Il me semblait que vous étiez un peu moins arriérés que ça !

– Justement, ce sont mes valeurs. Si tu « baisses » avec un homme, tu n'es pas un vrai homme. C'est un péché, c'est dégueulasse. Et puis c'est comme ça, c'est tout. Je suis né avec ces idées là, j'ai grandi avec, et je mourrai sûrement aussi avec. Ce n'est pas quelques p'tit jeunes à la télé qui vont me faire changer d'avis. Traite-moi de vieux con si tu veux, mais je suis comme ça, c'est tout.

– O u i , j e t e t r a i t e d e v i e u x c o n , e t
t u n e v i e n d r a s p l u s c h e z m o i t e m p s
q u e t u n e s e r a p a s p l u s
c o m p r é
h e n s

i f

« Sais-tu, certains se font des nœuds d' secours
D'autres fabriquent des cabanes de clous
Certains se cachent à travers la foule
Et d'autres, ravis, bien le refoulent
Alors si toi tu t' sens beaucoup plus sain
Dans ta p'tite vie, ton p'tit train-train
Saute-les toutes et trace ta route
Ne t'en fais pas, bel assassin »

Extrait de « Normal », une chanson écrite par Eddy de Pretto

Rapports de pouvoir entre les hommes

« Les garçons doivent être forts, responsables, infaillibles et c'est un poids aussi que de devoir toute sa vie gommer des zones sensibles, ne pas exprimer ses doutes, ses peurs. Et puis c'est une vision de la société un peu totalitaire, au sens où elle ne laisse aucune place à l'échec ou au chaos »

Valérie Mitteaux, op. cit.

L'étude des masculinités

Quel intérêt peut on avoir de parler de masculinité ?

Bien moins connu que le « on ne naît pas femme, on le devient », Simone de Beauvoir a également écrit « **on ne naît pas homme non plus, on le devient aussi** ». La masculinité en soit n'est pas si différente de la féminité : c'est un ensemble de rôles et comportements que l'on a assigné à un genre de façon plus ou moins arbitraire. Le féminisme a permis de libérer les femmes des contraintes du genre. Le smoking pour femme d'Yves Saint Laurent, le pantalon, la coupe cheveux courts : tant de caractéristiques qui étaient autrefois considérées comme inconcevables pour une femme, sont de nos jours devenues banales. Mais l'inverse n'est pas vrai : voir un homme en robe, avec des talons ou du vernis est très mal vu. **Déconstruire la féminité a été un combat primordial** vu la place qu'avait la femme dans la société. C'était une question cruciale de faire évoluer la vision que l'on a des femmes. Il a semblé moins urgent de faire évoluer l'image masculine, bien que les stéréotypes de la masculinité aient également des conséquences négatives. De plus, la masculinité est **une norme universelle**. Et comme de nombreux sujets d'études, celui-ci a mis beaucoup de temps avant d'être interrogé. **Pourquoi s'intéresser à quelque chose qui est considéré comme allant de soi ?** On a donc mis longtemps de côté la déconstruction de la masculinité. Ce travail de déconstruction commence à peine, nous explique Mimi du journal mademoizelle.com (podcast *The Boys Club*, 2018).

Les premières personnes à parler de masculinité ont été des historiens. L'histoire nous éclaire sur **l'aspect socialement construit du genre** à travers les siècles. La masculinité est à dissocier du fait d'être un homme, tout comme la féminité est à dissocier du fait d'être une femme. En effet, l'étude des masculinités concernent également les femmes, et certains exemples d'études concernent notamment les femmes politiques, et la nécessité qu'elles ont à performer des caractéristiques masculines. Des recherches montrent par exemple que beaucoup de femmes qui parviennent à de hauts postes de direction deviennent quasiment machistes.

On dit études « des masculinités », car il en existe plusieurs, qui exercent **des rapports de pouvoirs**, ce qui crée une hiérarchisation entre les différentes masculinités. **Raewyn Connell** est une sociologue australienne notamment connue pour son travail autour des masculinités. Elle parle en particulier de **la masculinité dite « hégémonique »**, concept qui désigne le type de masculinité qui, à un moment donné,

domine toutes les représentations. Cela ne signifie pas qu'un seul type est possible (la masculinité virile, machiste et violente, par exemple), mais que ce modèle va s'imposer, qu'il va être au coeur de la socialisation des garçons et des hommes quand les autres modèles seront, eux, plus marginaux. La masculinité hégémonique est par définition même impossible à définir avec précision, car elle varie à travers le temps, obligée d'évoluer pour continuer d'exercer cette position de dominance sur les autres masculinités. En soulignant la dimension historique de la pluralité des formes de masculinités, Raewyn Connell montre également qu'il est possible de promouvoir des formes de masculinités moins violentes et plus attentives aux rapports de genre.

¶ La masculinité à travers le langage

La socio-linguistique est une science qui analyse les pratiques linguistiques dans un contexte social. Les études faites autour du genre ont démontré par exemple que les hommes ont plus tendance à utiliser l'impératif, à interrompre les femmes, à être dans une démarche explicative (c'est ce que l'on appelle le « mansplaining », que l'on pourrait traduire par « mecsplique »). Les femmes ont tendance à utiliser moins d'insultes que les hommes, mais ont en revanche un registre beaucoup plus étendu d'insultes destinées aux femmes. Les masculinités non-hégémoniques ont quand à elle tendance à utiliser un langage polyphonique. L'exemple type se trouve dans la culture des drag queens*, qui mélangent leur propre langage avec celui utilisé par la femme blanche bourgeoise.

On peut comprendre de ces études socio-linguistiques que l'homophobie et la transphobie découlent de la gynophobie ; c'est parce que le féminin est dégradé, qu'être efféminé est dégradant.

¶ Le mythe de la virilité

La virilité est un idéal, une somme de représentations liées à l'idée de performance économique, sociale, corporelle et sexuelle qui se manifestent par des comportements corporels, des usages de la violence, ou dans l'autorité. La virilité est à dissocier de la masculinité, car toutes les masculinités ne sont pas viriles. Elle se

pense dans une dimension relationnelle, elle se construit en miroir, en opposition avec le féminin. La virilité se définit au singulier car c'est un idéal, une injonction de performance.

Or, les canons sexués de la féminité et de la virilité ont été tellement théorisés, conceptualisés, couche par couche, discipline après discipline, siècle après siècle, qu'ils ont fini par passer pour des évidences naturelles. **C'est pour ça qu'un homme ne questionne pas sa virilité, puisqu'elle semble procéder de la nature.** Le mythe de la virilité, ce n'est pas une charge contre les hommes, ni contre le masculin, ni même contre les masculinités. Le sexe masculin a été, de la même façon que le féminin, enfermé très tôt dans une définition monolithique hégémonique de la virilité, normative. Cette virilité est passée pour quelque chose de naturel et d'universel alors qu'en réalité elle représente une limitation, une aliénation. Il faut bien distinguer la masculinité comme norme idéale et les masculinités, de la même manière qu'il y a des féminités qui ont maintenant acquis une légitimité sociale, alors que les masculinités sont en plein éveil. Ce sont toutes les différentes façons qu'il y a d'habiter le masculin, qui sont encore souvent ostracisées (Olivia Gazalé, dans le podcast *The Boys Club*).

Qu'est ce que le masculinisme ?

Tout d'abord, il est important de préciser que ce terme a plusieurs définitions suivant les auteurs. Dans son sens premier, il s'agit d'un **mouvement qui se préoccupe de la condition masculine**, et qui cherche à **promouvoir les droits des hommes et leurs intérêts dans la société civile**. En cela, on peut imaginer que masculinisme et féminisme sont deux faces d'une même pièce : tous deux veulent l'égalité des sexes.

La seconde définition, qui fait souvent de l'ombre à la première, décrit un mouvement qui se propose de promouvoir une position dominante des hommes dans la société. Il a été créé à la fin des années 90 aux Etats-Unis, et s'est par la suite développé à l'international. Il s'agissait à l'origine d'un groupe de parole entre hommes, cherchant à définir ce que serait la condition masculine contemporaine. En a découlé l'idée que la masculinité était en souffrance, à cause d'un affaiblissement de la position masculine dans les rapports de séduction. Tout l'enjeu de ce groupe est donc de reconquérir une position perdue, de regagner une domination générale (et pas seulement dans

la séduction). **Les « mâles vont mal »** : c'est ce que l'on appelle **la crise de la masculinité**. Ils pensent être émasculés par les femmes : la société est trop efféminée, car les femmes s'émancipent, et parce que « les féministes prennent trop de place ». Ce sont des discours que l'on retrouve chez les hommes aisés. Pour défendre leur position dominante, ils cherchent à construire une vision dite de « **mâle alfa** », de dépréciation de la femme et de renforcement des liens entre hommes (ils créent une forme de communautarisme). Aux Etats-Unis, le groupe le plus connu s'appelle le « **Men Going Their Own Way** », et en France on retrouve l'équivalent dans le groupe nommé « **la communauté de la séduction** ». Certains groupes masculinistes vont faire des retraites physiques, où ils se retrouvent entre hommes pour se motiver à retrouver leur « nature » de mâle, notamment grâce à un corps musclé. Dire qu'il existe une « **nature** » de mâle est très étrange. Car ce qui est naturel est inné, donné à la naissance. **Or le processus pour devenir socialement un mâle est difficile, et demande un effort physique et mental important.**

Ces groupes ont en commun d'être dirigés et suivis en grande majorité par des « **Straight White Males** » (hommes cisgenres hétérosexuels et blancs) : étiquette que l'on colle sur tout individu n'ayant vécu aucune discrimination liée au sexe, genre, sexualité ou race. Dans un monde où le communautarisme se fait de plus en plus fort, et où l'esprit de contestation surmonte la peur, le « **straight white male** » se retrouve en position d'infériorité.

Le masculinisme est souvent associé à l'**antiféminisme***, en opposition aux mouvements ou aux thèses féministes. L'un des principes connus de l'antiféminisme est de dire que le genre est un produit purement américain récemment débarqué en France qui conduit à nier l'existence des pénis et des vagins, ou encore que les identités de genre ne sont que des choix politiques et personnels dont il est possible de « changer comme de chemise ». Or, comme l'explique Judith Butler, dire que le genre est construit ne revient pas à dire qu'il est une illusion ou un pur artifice ; ce serait placer ces termes à l'intérieur d'un couple de contraires dans lequel « **réel** » serait le contraire d'« **authentique** ». **Le genre est bel et bien réel, car on le vit et le performe au quotidien.**

Les conséquences de la norme

« En faisant du mythe de la supériorité mâle le fondement de l'ordre social, politique, religieux, économique et sexuel, en valorisant la force, le goût du pouvoir, l'appétit de conquête et l'instinct guerrier, on a justifié et organisé l'asservissement des femmes, mais on s'est aussi condamné à réprimer ses émotions, à redouter l'impuissance et à honnir l'effémination, tout en cultivant le goût de la violence et de la mort héroïque. Le devoir de virilité est un fardeau, et "devenir un homme" un processus extrêmement coûteux »

Olivia Gazalé, Le mythe de la virilité : un piège pour les deux sexes, 2017.

En 1981, le suicide des hommes a été 1,9 fois plus élevé que chez les femmes au Royaume-Uni. En 2012, **le taux de suicide masculin a augmenté trois fois plus** que le taux de suicide féminin. Ces chiffres sont l'indice d'un désarroi masculin.

La violence

Il ne faut pas non plus oublier le principal aspect du mythe de la virilité : la domination par la violence. Le 23 avril 2018, en plein centre-ville de Toronto au Canada, un homme fonce dans la foule au volant d'une fourgonnette et tue dix personnes, dont huit femmes. Juste avant cet acte, il avait posté sur facebook ce message : « La rébellion Incel a commencé ». Un « **Incel** », dans le monde anglosaxon, c'est un « **Involuntary Celibate** », c'est-à-dire un célibataire involontaire. C'est le nom que se donnent certains hommes, plutôt jeunes, hétérosexuels, qui n'arrivent pas à avoir



des relations satisfaisantes. Depuis quelques années, ils se retrouvent par dizaines de milliers sur internet pour de longues conversations misogynes et haineuses, avec appels au viol, au meurtre, etc. Le lendemain de l'attaque, la police a bien noté qu'il visait majoritairement des femmes. On pourrait donc voir cela comme un acte d'attentat terroriste masculiniste. Or, **il a été décrit dans les médias comme l'acte isolé d'un psychopathe.**

Ces évènements nous rappellent la tuerie de 1989 commise à l'école polytechnique de Toronto. Dans le monde entier, nous retrouvons des actes de violence perpétrés en grande majorité par des hommes (à 98 %), envers des personnes de sexe féminin, ou des hommes de masculinité non-hégémonique.

On pense notamment à la **purge anti-LGBT qui se déroule en Tchétchénie** depuis un an : arrestations arbitraires de personnes présumées homosexuelles, persécution, coups, incitation à l'assassinat de ses propres enfants au plus vite. Aux Etats-Unis, Donald Trump **interdit les personnes transidentitaires dans l'armée américaine**, et veut leur supprimer toute reconnaissance légale. Le Brésil présente de **très hauts taux d'assassinats des personnes trans et gay**. Ils sont tués dans la rue, dans les bars ou même chez eux. Ces évènements constituent la société d'aujourd'hui.

Toutes ces violences nous poussent à vouloir déconstruire les masculinités.



Hi ! This is your new character.
Do you want it to be :

> Man

> Woman

> Other

Gender Non-Conforming

[Pas si mâle que ça]



M e s
y e u x -
s o n t d ' u n
r o u g e p r e s q u e
a s s o r t i à m e s l è v r e s . J e
s u i s g ê n é , d e s e n t i r t o u s c e s
r e g a r d s p e r v e r s s u r m o n c o r p s .
M a p e a u , c o l l é e à l a p a r o i q u i m e s é p a r e d e m e s
a g r e s s e u r s . J e n e t t o i e l e v e r n i s d e m e s d o i g t s , c ' e s t m a s e u l e d i s t r a c t i o n d a n s l e
m o n d e l u g u b r e q u i m ' e n t o u r e . C ' e s t a m u s a n t c o m m e n o s c o r p s h a b i t u e l l e m e n t s i
b r u y a n t s d e v i e n n e n t s i l e n c i e u x q u a n d l a p o r t e s e r e f e r m e d e r r i è r e n o u s . I l r è g n e u n
s i l e n c e g l a c i a l d a n s l a c e l l u l e . O n s ' é v i t e d u r e g a r d . Q u a n d j e p e n s e q u ' i l y a q u e l q u e s
h e u r e s à p e i n e j e d a n s a i s a u m i l i e u d e c e s m ê m e s h o m m e s . C e l u i q u i s e t i e n t c o u r b é
à m a d r o i t e m ' a e m b r a s s é . S o n r e g a r d e s t p e r d u d e v a n t l u i , i l e s s a y e d e s e r e t e n i r d e
t r e m b l e r . J e m e d e m a n d e s ' i l e s t t e r r i f i é p a r c e q u i v i e n t d e s e p a s s e r , o u p a r c e q u i
v a a r r i v e r . L e p l u s d u r d a n s c e s m o m e n t s - l à , c ' e s t q u a n d o n e s t o b l i g é d e s e c o n f r o n t e r
a u r e g a r d d e s e s p r o c h e s . I l d o i t ê t r e e n t r a i n d ' i n v e n t e r u n m i l l i e r d ' e x c u s e s .

« Brian Martin, vous pouvez sortir ! », s'exclame quelqu'un qui brise le silence.

Je suis maintenant dans la voiture de mon père. Il fixe la route avec insistance, et ne parle pas. Il a l'air fatigué, et il porte sa tenue de bricolage. D'habitude, il le temps de mettre un costume trois pièces lorsqu'il sort de la maison. Mon regard s'arrête sur la croix qui oscille au bout d'une chaîne accrochée au rétroviseur. A cet instant, nos regards se croisent. Je détourne le mien pour retourner gratter les dernières traces de vernis sur le bord de mes ongles, seuls vestiges de mon make-over de la soirée. C'est moi qui brise le silence en premier : « Je ne faisais que passer dans la rue, je rentrais à la maison. Ils m'ont embarqué sans raison. Je n'ai rien à voir avec ces personnes, je te jure ».

Argh. Ce mensonge n'est pas crédible. Je parie que Connor en a trouvé un largement meilleur que moi. Je l'espère, parce que ses parents ne seront sûrement pas aussi crédules que les miens. En même temps je pourrais donner la plus ridicule des excuses, ça passerait. Monsieur Martin ne voudra jamais croire que son fils est gay, même s'il le surprend au lit avec un homme. Par conséquent, mentir est devenu une activité assez courante dans ma vie. Et je suis plutôt bon dans ce domaine, d'habitude. Je capte du coin de l'oeil le regard de mon père qui s'est un peu apaisé. « Mais oui fiston, ne t'en fais pas. Je sais très bien que tu ne fais pas partie de cette bande de dégénérés. Dans la nuit et tout ce raffut, ils n'ont pas dû voir que tu es normal », dit-il.

Ses mots passent à travers moi telles de fines lames soigneusement aiguisées. Mais je me dois de rester impassible, et d'encaisser.

Une semaine plus tard, je me rends au Stonewall. J'ai fait suffisamment profil bas, il est temps que j'y retourne pour voir si tout le monde va bien. Alors que je rentre dans le bar, un gars me bouscule. Je ne m'attendais pas à voir autant de monde. La musique est forte, mais je parviens tout de même à entendre des gens parler de ce qui s'est passé la semaine dernière. Certains dansent, prennent des remontants plus forts que l'alcool, et d'autres sont accoudés au bar, l'air grave. J'explore la pièce à la recherche de Fifi. Une blonde à perruque de deux mètres de haut ne devrait pourtant pas être difficile à repérer dans cette foule. Je me dirige vers la porte du fond. Je sens les regards qui me sont lancés, comme si j'étais un morceau de viande. Soudain, je sens une main sur ma fesse. Je fais volte-face, prêt à gueuler sur la personne qui a osé faire ça ; je me retrouve face à Fifi. Je lui donne une tape sur la main, esquisse un sourire, et oublie instantanément mon stress. Il n'est pas encore habillé en drag, et ses cheveux sont ébouriffés. Il m'embrasse pour me dire bonjour. Je sais que je ne suis pas le seul à qui il dit bonjour comme ça, mais je ne peux m'empêcher de me demander s'il ressent la même chose que moi. Il passe à côté de moi me tenant la main, et me tire jusqu'à la pièce du fond. On entre dans sa « loge » : un vieux débarras où sont stockés côte à côte les fûts de bières et les habits de scène de Fifi. Un immense miroir trône dans un coin de la pièce, décoré d'une guirlande éclairant par intermittence une table de maquillage et un siège en velours rouge. Cette vraie diva, c'est ma « drag mother ». C'est elle qui m'apprend les rudiments du show-biz. Elle te baptise de paillettes, te bénit d'un baiser laissant une grosse trace de rouge, et te relève quand tu

trébuches pour la première fois en talons. C'est même par elle que tu obtiens ton nouveau nom de famille ! Cette famille, qui vit plus d'histoires dramatiques que n'importe quelle autre, mais qui continue à s'aimer, quoi qu'il arrive. On ne dirait pas à première vue, vu les piques glaciales que l'on se lance ; comme celle qu'il me lance juste là, sur ce que je porte ce soir.

Il s'assied, et commence à se maquiller selon sa routine : une éponge dans une main et un pot de fond de teint dans l'autre, il tamponne très rapidement les quatre coins de son visage avant de répartir le tout avec une aisance que j'envie. Il me demande comment ça s'est passé avec mes parents. Sa question a l'air des plus banales, mais je sens son regard inquiet qui m'épie à travers les divers miroirs de la pièce.

« Ça va. Le plus dur ça a été de voir tout le sang versé.

– Tu vas vite t'y faire, ma belle. Hier soir, il y a encore deux hommes qui se sont fait tuer dans la ruelle d'une favela brésilienne parce qu'ils se tenaient par la main. Moi, ça ne me choque plus. Je me demande si je ne deviens pas insensible, à force. On s'y fait. Qu'il fasse jour ou nuit, quand une voiture ralentit à côté de moi, je sens mon cœur battre plus vite, mon corps se figer, mes poings se contracter... et dans ces moments là, je ne peux m'empêcher de penser « c'est mon tour ». Quant tu es un homme avec une femme, tu peux faire ce que tu veux. Tu peux même baiser dans la rue, si t'as envie ! Quant tu es un homme gay, tu es obligé de faire gaffe à tout ce que tu fais, constamment. Comment les autres te perçoivent est essentiel – que dis-je ? C'est vital ».

La plupart de mes amis ont fait leur coming-out très tard. Ils disent qu'ils étaient dans le déni, et m'enviaient de l'avoir fait si jeune. En effet, je suis l'une des plus jeunes drag-queens de la ville. Parfois, je me demande s'il n'aurait pas été mieux que je sois dans le déni, moi aussi. J'espérais tellement que l'homosexualité sorte de mon corps. Quand j'étais petit, je me souviens plus d'une fois avoir pris l'éponge de bain pour me frotter la peau jusqu'à ce qu'elle soit de la couleur de mon rouge à lèvres. J'avais besoin d'extérioriser ces émotions, mais je ne pouvais en parler à personne. Aujourd'hui encore, j'ai honte. Des années après je suis toujours ce petit garçon qui ne ressent que de la haine et du dégoût pour lui-même. Incapable d'avouer mes sentiments à Fifi. Je suis constamment en train d'analyser ceux qui m'entourent pour savoir si je suis le bienvenu ou non.

C'est une source de stress au quotidien. J'ai passé mon adolescence à me poser tout un tas de questions, sans pouvoir partager mes soucis ni avec mes amis ni avec mes parents.

Les Masculinités non-hégémoniques

Maintenant que l'on a vu les rapports entre communautés et les rapports entre les masculinités hégémoniques et les masculinités non-hégémoniques, voyons ce que ces derniers ressentent intimement.

Le monde du Drag

Une **drag-queen** (homonyme drag-king) est une personne réalisant des performances drag. Il s'agit de jouer sur la distinction entre l'anatomie de l'acteur·ice de la performance et le genre de celui-ci. Le drag lie sexe anatomique, identité de genre et performance de celui-ci. « Le drag subvertit fondamentalement la distinction entre l'espace psychique intérieur et extérieur. En outre, cette pratique tourne en dérision le modèle "expressif" du genre et l'idée qu'il y aurait une vraie identité de genre » (Judith Butler, op. cit.). **La pratique du drag est à la fois une parodie et une glorification de l'identité de genre**, elle permet d'exprimer pleinement et sans retenue la part cachée de masculinité ou féminité. C'est pour cela que l'ont peut trouver des performeur·euse·s de drag de tout type d'identité de genre, même trans. **« Car le travesti n'imité pas un original : sa mimique rappelle le fait que nous ne faisons tous que nous travestir »**. Par là, Judith Butler souhaite exposer le fait que « le genre, c'est la stylisation répétée des corps, une série d'actes répétés à l'intérieur d'un cadre régulateur des plus rigides, des actes qui se figent avec le temps de telle sorte qu'ils finissent par produire l'apparence de la substance, un genre naturel de l'être ». **Le genre n'est qu'une mascarade, dont seul·e·s les performeur·euse·s de drag se libèrent, par le jeu.**

On retrouve ces artistes dans des **drag shows** (spectacles de performances queer), ou bien dans des « bals » : ceux-ci possèdent une culture bien à eux, avec un système de maisons (houses), tenues par des mères drag (drag mothers), qui défilent avec leurs protégés dans différentes catégories pour gagner en renommée. Cette culture lgbt+ qui provient des Etats-Unis possède un grand nombre de codes dans des domaines artistiques tels que la musique, la danse, le design, le maquillage, la mode, et bien d'autres encore. La performance drag est une pratique qui était autrefois marginalisée, mais qui s'ouvre de nos jours à la société, notamment grâce à la popularité du show télévisé *Rupaul's Drag Race*.

Gay Loneliness

La « **gay loneliness** » (Malheureuse solitude d'être gay), est un phénomène qui a été constaté et rapporté dans de nombreux articles. « Le mariage pour tous et le changement de statut légal furent une victoire pour certains hommes gay. Mais pour beaucoup d'autres, ça a été une déception : nous avons le statut légal, et pourtant un manque persiste », dit Christopher Stults, chercheur à l'Université de New York, qui étudie les différences de santé mentale entre les hommes gay et les hétérosexuels. C'est **un sentiment de vide**, de solitude. En Norvège où le mariage gay est légal depuis 2001, les hommes gay ont trois fois plus de troubles de l'humeur, et dix fois plus d'idées suicidaires. Au Canada, plus d'hommes gay meurent du suicide que du SIDA. « Que l'on le reconnaisse ou non, nos corps emportent avec eux [la honte d'être dans] le placard dans le voyage vers l'âge adulte » (Annesa Flentje, Université de Californie). Pour expliquer ce phénomène, les chercheurs utilisent **le terme « stress des minorités »**.

« Si vous expérimentez un évènement traumatisant, vous obtenez le genre de PTSD (Syndrome de stress

post-traumatique) que six mois de thérapie peuvent résoudre. Mais si vous vivez des années et des années de courts événements stressants, ça peut être bien pire »

William Elder, chercheur psychologue en traumatismes sexuels.

Les hommes gay ne sont pas des plus agréables entre eux. Dans la pop culture, les drag queens sont connues pour leur mesquinerie, chose prise avec amusement. Cette méchanceté devient presque pathologique. La majorité des gay ont passé une grande partie de leur adolescence à se mentir à eux même, et sont souvent perturbés. « À l'extrême, les personnes stigmatisées seront perçues comme étant si différentes qu'on les soupçonnera de ne plus être tout à fait des humains, ce qui offrira une justification à toutes les infamies commises à leur égard. L'actualité nous fournit malheureusement trop d'illustrations de telles extrémités. » (Jean-Claude Croizet et Jacques-Philippe Leyens, *Mauvaises réputations*). Mais il est bien-sûr impensable de laisser entrevoir cette faiblesse intérieure au monde extérieur, qui attend d'eux d'être des « hommes », des vrais. Ils choisissent alors inconsciemment de refléter ce qu'ils connaissent du monde, c'est-à-dire la cruauté.

Homosexuels homophobes ; femmes misogynes ; trans transphobes.

Selon Dane Whicker, chercheur et psychologue à la clinique Duke, une grande partie des hommes gay disent ne vouloir sortir qu'avec des hommes masculins, et **souhaiteraient eux-même paraître plus masculin**. Sans doute car historiquement les hommes masculins s'intègrent mieux que les autres à la société hétérosexuelle. Ou alors il s'agit là d'une homophobie intériorisée : les hommes gay féminins sont encore de nos jours perçus comme des dominés, des receveurs. « En tant que membres d'une minorité, les gay doivent savoir composer leur " identité " ou leur présentation d'eux-mêmes en fonction notamment d'un environnement social potentiellement hostile, homophobe. Dans une étude menée en 2005 à Missoula, Etats-Unis, il s'est

avéré que les interviewés expliquaient mobiliser ce que nous nommons une identité personnelle (en rapport à l'intime) et une identité sociale. **Ils disent « jouer » un rôle d'hommes soit asexués, soit hétérosexuels et pour le coup hyper-masculins** » (Ludovic Gay, *Homo Mediatikus ou comment la presse dite « homosexuelle » incarne-t-elle le genre masculin ?*).

On retrouve également ce mécanisme de haine pour soi-même dans la communauté trans : à force d'être rejetés et discriminés parce qu'ils sont différents, les trans ont souvent une mauvaise image d'eux-mêmes. Ils ont intégré le fait d'être une mauvaise personne dès l'enfance. **Les conséquences de leur stigmatisation influent sur l'équilibre psychologique des personnes concernées.**

Même lorsque l'on prend en exemple des personnes qui ont vécu dans un environnement qui les accepte, « sortir du placard » est un acte extrêmement douloureux. Peu importe qu'il sache pertinemment qu'il sera bien accepté. **Parce que « être dans le placard », ce n'est pas du domaine rationnel, mais émotionnel.**

Il semblerait néanmoins que ces traumatismes puissent avoir malgré tout un effet positif.

Les aspects positifs

« Les effets de la stigmatisation sont beaucoup plus subtils qu'il n'y paraît au premier abord. Alors que l'on pourrait intuitivement s'attendre à ce que les personnes stigmatisées soient écrasées sous le joug de leur " mauvaise réputation ", les recherches montrent que ces personnes n'acceptent pas passivement le sort qui leur est fait. Cette résistance individuelle, essentiellement psychologique, est remarquable. **Les personnes stigmatisées ont en général une image d'elles-mêmes aussi bonne voire plus positive que celles des autres** » (Jean-Claude Croizet et Jacques-Philippe Leyens , op. cit.).



« Nous serons toujours mis à l'écart, et nous grandirons (dans différentes proportions) seuls dans nos familles, nos écoles et nos villes. Mais peut-être y'a t'il du bon en cela. Notre distance du mainstream² est peut-être ce qui nous anéantit, mais c'est aussi la source de notre force d'esprit, de résilience, d'empathie, source de nos talents supérieurs pour le design, la danse et le karaoké. Nous devons reconnaître que, parallèlement à cette guerre juridique et sociale, nous apprenons également à être meilleurs les uns envers les autres »

« The Epidemic of Gay Loneliness », Michael Hobbes, 2017

2. Le mainstream, que l'on pourrait traduire par « courant dominant », est le courant de pensée ou de croyance d'une majorité.

Trans

[Le scalpel de la norme]

girl



a n d o n
 f a i t s o n
 c o m i n g - o u t , o n
 d é v o i l e u n e p a r t i e d e n o u s
 m ê m e q u i e s t t r è s f r a g i l e ... o n n e s a i t p a s c o m m e n t
 la personne en face va réagir. Et puis ça ne se passe pas comme une bande de cire
 à arracher. C'est une succession de bandes de cires, que l'on arrache au quotidien,
 laissant à chaque fois notre chair un peu plus à vif.

La première fois est la plus importante : on se révèle à soi-même. Quelque chose se
 déclenche dans l'esprit, et à partir de là plus rien n'est pareil. Prendre conscience
 de son genre, c'est sortir du déni. Et cela peut arriver à tout âge. Ensuite, on « sort
 du placard » pour les personnes qui nous sont proches, c'est le moment le plus dif-
 ficile. Et c'est ce qui m'a déchiré. Ma petite copine de l'époque s'identifie comme
 hétérosexuelle, et lorsque je lui ai annoncé que je me sentais femme, elle a paniqué.
 J'ai bien vu dans ses yeux que je n'étais plus pour elle la personne qu'elle aimait. Car
 en prenant conscience de mon genre, j'ai dû également accepter un nouveau statut.
 En tant que femme aimant une femme, je suis par conséquent devenue lesbienne.
 Je suis ainsi devenue, sans l'avoir anticipé, une « lesbotrans ».

« Mais qu'est ce que tu es, en fait ? », me demande un grand type, barbu, avec des
 cheveux très courts, et un style vestimentaire trop habillé pour ce style de soirée.

– Un femme trans, lui répondis-je, sachant pertinemment que la conversation ne
 s'arrêterait pas là.

– Mais t'en es sûre ? Je veux dire, tu n'as pas l'air complètement femme, du coup
 je me demande...

– Eh bien, si j'étais née dans un monde où il existait autre chose que des hommes
 et des femmes, j'aurais sûrement été autre chose. Le fait est que dans les choix que
 l'on me donne, je prends femme par défaut, car je sais que je ne suis pas un homme,

lui dis-je. C'est vrai que je ne suis pas tous les codes de la féminité, avec mes cheveux courts, mon débardeur blanc et mon bermuda. Et bien que mon style n'ait pas changé, les regards que l'on me porte ne sont plus du tout les mêmes, depuis ma transition. Avant, je me baladais dans la rue en tant qu'homme féminin, je sentais qu'on me regardait de travers. Depuis ma transition, j'ai plutôt l'air d'une gouine butch, alors les gens me respectent et me laissent tranquille. C'est fou comment la perception que l'on a de quelqu'un peut être relative.

– Et... du coup, là..., balbutie t'il, son regard porté vers mon entrejambe.

C'est suffisant pour que je comprenne de quoi il veut parler.

– Se faire opérer ou non, c'est quelque chose de très personnel. Et ça ne change en rien le fait que je sois une femme, dis-je. J'ai dû utiliser un ton un peu dur, car je le vois prendre du recul. En général, après cette question vient celle de « comment faites-vous l'amour ? », puis « qui fait l'homme dans le couple ? », ; ce à quoi j'ai l'habitude de répondre « et toi dans ton couple hétéro, qui fait la femme, et qui fait l'autre femme ? ». Et puis il me demandera sûrement quel était mon prénom de naissance, et fera exprès de m'appeler par celui-ci. C'est pourtant pas si compliqué. Si vous avez la capacité d'appeler un pokémon ayant évolué par un nom différent, vous pouvez faire l'effort pour une personne trans, bon sang ! Comment je me retrouve toujours en soirée à devoir subir ça ?

– D'accord. Désolé, je ne voulais pas te blesser. C'est juste que je n'ai jamais rencontré de gens comme toi, je suis curieux. Mais pas de la mauvaise curiosité, hein ? Si ça t'embête j'arrête. Merci d'avoir répondu à mes questions, tu as l'air d'être une fille super cool ». Oh. Il se peut que j'ai jugé un peu hâtivement. C e g a r ç o n g a g n e p e u t ê t r e à ê t r e c o - n n e u .

La Mythologie des Sexes

Un mâle, c'est un individu qui produit des petites gamètes – des spermatozoïdes – et qui n'est pas une femelle – individu qui produit de grandes gamètes – dites ovules. Sachant que les gamètes sont produites par des glandes qui sont soit femelles soit mâles, on en a déduit qu'un individu entier est lui-même l'un ou l'autre. Qu'est ce que cela implique socialement ? Certains faits scientifiques ont engendré une conceptualisation de ce que signifie être une femme ou un homme. On peut par exemple penser à l'infidélité, perçue socialement comme vice masculin, qui est venu de l'idée que le mâle, produisant de nombreuses gamètes (opposé à la femelle qui n'en produit que peu), a comme besoin de les dissiminer. La mythologie de **la différence des sexes s'est construite sur différents niveaux**. La difficulté dans notre espèce est que l'on met tout dans la même case : mâle et femelle, homme et femme, c'est à la fois les gamètes, les glandes, et les individus. **On a tendance à superposer ses niveaux, qui devraient pourtant être distincts.**

Les signes mâle et femelle humains sont représentés par Mars et Vénus – Mars avec son bouclier et son glaive, et Vénus qui se regarde dans le miroir – ce qui prouve bien comment la manière dont on parle d'homme et de femme a toujours été codée, inscrite dans **une mythologie qui va bien au-delà de simples données biologiques**. Et certaines personnes sont très attachées à cette mythologie, car il en va de leur identité propre. L'identité sexuée est **un des premiers déterminants**. C'est rassurant de se dire que l'on est femme ou homme et qu'il n'y a rien à y faire. Par exemple, avoir des désirs pour des personnes du même sexe est très dur à accepter.

Dans le système binaire du genre, que faire des gens qui ne correspondent pas à l'idée que l'on a d'une femelle ou d'un mâle ?

La Transidentité

Pour Tom Reucher, (Dépsychiatriser sans démedicaliser, une solution pragmatique), **la médecine et la société désignent les trans par des termes inadaptés**, tels que : « transsexualisme », « transsexualité », « transsexuel », qui renvoient à une question de sexualité. Ces termes sont issus d'une confusion entre l'attraction amoureuse et sexuelle et l'identité de genre en prenant comme modèle homosexualité et hétérosexualité. Nous préférons parler de « **transidentité** » car c'est avant tout ce que c'est, une identité. Transidentité au sens des identités trans, qu'elles soient transsexes (plutôt que « transsexuelles ») ou transgenres. **La transidentité est un développement atypique ou une variation de l'identité de genre, non un trouble.** Si seule une minorité de personnes présentent cette variation du développement identitaire, cela n'en constitue pas pour autant une pathologie. Pas plus que les gauchers n'ont un trouble de l'habileté sous prétexte qu'ils sont moins nombreux que les droitiers.

Apparence

Lorsque l'on décrit une personne, fictive ou réelle, on a tendance à utiliser son genre comme première caractéristique (« j'ai rencontré une fille », « j'ai dessiné un homme », etc.). Il est pourtant difficile de déterminer avec exactitude le genre de quelqu'un d'après son apparence, ce qui amène parfois à faire des erreurs de pronoms, à **misgender*** notre interlocuteur. On fait des « inférences », c'est-à-dire que l'on déduit de ce que l'on voit si la personne face à nous est femme ou homme. Voir une personne trans peut susciter de la curiosité car c'est peu fréquent. Certaines personnes font exprès de ne pas utiliser les pronoms choisis par une personne trans, et cela relève de harcèlement moral. N'oublions pas que chaque jour, des trans se font agresser et assassiner, uniquement à cause de leur identité de genre atypique.

« Avec la visibilité des garçons trans émergent aussi de nouvelles formes d'identification au genre, moins binaires, et de nouvelles configurations de la masculinité qui déconstruisent l'association entre genre et rapport de pouvoir »

E. Beaubatie et J. Guillot, L'invisibilité FtM : Aspects sociaux et politiques.

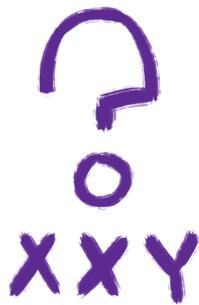
Identité trans et identité sexuelle

« Lorsqu'on fait un parcours trans, on est parfois amené à être bi. Les personnes transidentitaires ont parfois une orientation sexuelle floue. C'est qu'il existe une différence plus ou moins étanche entre l'orientation sexuelle et l'identité de genre. Aussi, les trans peuvent connaître des phases bisexuelles ou se questionner sur la bisexualité en lien avec leur quête identitaire » (Léa, pour *Mutatis Mutandis - CDT 2*).

Il est difficile pour une personne trans de trouver des partenaires amoureux cisgenres tolérants. On peut citer de nombreuses expériences de trans qui ont été rejeté·e·s par des amant·e·s qui ont découvert l'origine trans de la personne qu'iels* étreignaient, **les renvoyant iels-mêmes à leurs propres angoisses identitaires**. Ainsi, la transidentité et la bisexualité sont **liées par le caractère dérangeant de l'ambiguïté, la dissolution de la frontière entre les genres**. Judith Butler décrit l'identité lesbienne comme un troisième genre, car elle est susceptible de transcender la réduction binaire du sexe imposée par **le système de l'hétéronormativité obligatoire**. Les lesbiennes ne sont pas des femmes, car elles ne rentrent pas dans le rapport binaire qu'est l'hétérosexualité.

Tout comme les termes « top » et « bottom » sont des termes utilisés dans la communauté gay pour qualifier le rapport dominant/dominé, « butch » et « fem » sont des entités historiques de la communauté lesbienne pour parler du **style sexuel**. Mais ces termes ont un bagage culturel qui induit dans la conscience collective des différences d'expression de genre. Un « top » et une « butch », à tendance domi-

nant·e·s, vont habituellement performer un genre masculin, alors que « bottom » et « fem » sont associés au genre féminin. Judith Butler analyse le fait que « des cultures non hétérosexuelles reproduisant la matrice hétérosexuelle font ressortir le statut fondamentalement construit de ce prétendu original hétérosexuel. **Le gay ou la lesbienne est donc à l'hétérosexuel·le non pas ce que la copie est à l'original, mais plutôt ce que la copie est à la copie** ».



« Au fond, qu'est-ce que le "sexe" ? Est-il naturel, anatomique, chromosomique ou hormonal ? Si le sexe devenait une catégorie dépendante du genre, la définition même du genre comme interprétation culturelle du sexe perdrait tout son sens »

Judith Butler, op. cit.

Intersexe

L'intersexuation, aussi appelée intersexualité, est un terme biologique décrivant des **personnes nées avec des caractéristiques sexuelles et/ou chromosomiques qui ne correspondent pas aux définitions binaires de « mâle » et « femelle »**. Ces individus sont appelés « intersexué·e·s », « intersexes » (ou bien par l'acronyme IS), et sont à ne pas confondre avec les hermaphrodites. L'hermaphrodisme désigne un cas rare d'intersexuation, où les gamètes se développent de telle façon qu'il y a ambiguïté pour déterminer le sexe de l'enfant à la naissance. Pendant très longtemps, les médecins préconisaient aux parents de ces individus une opération doublée d'une hormonothérapie.

« C'est justement là, dans les laboratoires de psychologie des intersexué·e·s et transsexuel·le·s aux Etats-Unis, qu'est né le terme de genre, sans pourtant mettre en cause l'existence de seulement deux sexes. On voit dès lors se développer une uniformité dans l'approche et le traitement médical, le pédiatre apparaissant comme un sauveur capable de prendre en charge le "problème" et de proposer une vie "normale" le plus tôt possible à un enfant qui a une "anomalie". Il cherche alors à éliminer toute ambiguïté sexuelle. Ces dernières décennies voient donc s'imposer des techniques de détection et de "correction" prénatales comme postnatales. Les médecins décrètent l'état d'urgence médical et estiment devoir décider de l'intention de la nature en choisissant un sexe. Auparavant, on cachait longtemps les informations aux patients dans une ambiance de secret qui s'est révélée désastreuse pour les

individus » (Laure Bereni et Mathieu Trachman, *Le genre théories et controverses*). Ces pratiques sont fort heureusement de nos jours vivement contestées car l'opération génitale est considérée comme un processus traumatisant et non nécessaire.

Herculine Barbin est un personnage inventé par Foucault qui possède des traits anatomiques masculins et féminins dans et sur son corps. C'est un hermaphrodite vivant dans la France du XIX^e siècle à qui on a assigné le sexe féminin à la naissance. Après s'être confessé·e à l'âge de vingt ans auprès de médecins, la loi l'oblige à changer de sexe. Dans ce texte, Foucault s'interroge sur **la nécessité de l'idée de « vrai sexe »**. Il démontre qu'un tel personnage est troublant car on ne peut pas le caser dans une des deux cases disponibles de la langue française.

Lors de la naissance d'un enfant, le critère retenu pour déterminer s'il s'agit d'un mâle ou d'une femelle est celui des **caractères sexuels primaires et secondaires évidents**, c'est-à-dire uniquement les parties génitales, **ce qui est visible**. Or, depuis la fin des années 80, des travaux en biologie moléculaire, dont ceux de Docteur Page du MIT ont montré qu'il existe des hommes XX et des femmes XY. Selon Page, 10 % au moins de la population porte des variations chromosomiques qui n'entrent pas parfaitement dans les catégories de femelles XX et de mâles XY. En effet, dans son article *the sex-determining region of the human Y chromosome encodes a finger protein*, Page analyse de l'ADN qui a été prélevé dans un groupe de personnes très inhabituel : certaines portaient deux chromosomes X mais étaient, médicalement parlant, de sexe mâle ; d'autres étaient XY, et médicalement parlant de sexe femelle.

Certains IS s'identifient à l'identité non-binaire, et utilisent des pronoms neutres. D'autres font le choix de transitionner pour vivre le genre qu'ils ressentent. Mais il faut bien avoir en tête que toutes les personnes IS ne vont pas jusqu'à l'opération, et peuvent passer alternativement d'un genre à l'autre.

« Si aucune thérapie psy n'a guéri une variation de l'identité de genre, les hormones et la chirurgie (pour les trans qui le souhaitent) améliorent considérablement leur vie depuis plus de 60 ans [...] Sortir la transidentité de la liste des maladies mentales est fondamental pour l'évolution des droits des trans »

Tom Reucher, Dépsychiatriser sans démedicaliser, une solution pragmatique, 2011.

L'épopée trans

Dépathologisation

La communauté trans a lutté ces dernières décennies pour une dépathologisation de la transidentité. Car pour les psys, la « transsexualité » est une affaire médicale, alors que pour les trans il s'agit d'**une question de société et de politique** qui remet en cause les fondements du système, en touchant au juridique et au social, au religieux et au philosophique. Les quelques médecins qui se sont positionnés en spécialistes des trans sont toujours restés sur leurs positions binaires : une transsexuelle est un homme qui désire de façon délirante se vivre en femme et vice versa. La question trans n'est et ne peut être selon eux que médicale et avant tout psychiatrique. La psychanalyse a souvent mené les personnes transidentitaires à passer le cap de l'opération comme seul moyen d'obtenir de la légitimité dans leur identité. **En refusant et en dénonçant ce processus psychiatrique, les trans ont pris la parole.**

« Comme sur la plupart des sujets de société, la population a évolué bien plus vite que le droit, et l'une des principales revendications trans demeure l'accès au changement d'état civil sans stérilisation et sans expertise médicale conformément à la directive européenne »

Vincent Guillot, Accompagner ou stigmatiser, 2011.

La France résiste à reconnaître la discrimination sur l'identité de genre malgré les harcèlements et licenciements abusifs, agressions et meurtres, l'obligation à une psychiatisation et aux traitements hormono-chirurgicaux. La problématique des papiers d'identité contraint déjà à distinguer différents types de transidentités, oblige à un divorce lorsqu'une personne trans est mariée et désire modifier son état civil. À cela s'ajoute le volet juridique, **le changement d'identité ne s'effectuant qu'à la condition de subir des opérations et conversions sexuées**. Il faut avoir à l'esprit que le changement d'état civil est une étape très importante, car c'est **le signe que le genre d'une personne transidentitaire est reconnue par l'état**.

Dans *Encyclopédie critique du genre*, Emmanuel Beaubatie dit que « les trans sont soumis·e·s à plusieurs contraintes lorsqu'ils souhaitent modifier leur corps et leurs papiers d'identité. D'une part, iels se voient imposer **une évaluation psychiatrique** avant de pouvoir accéder à tout traitement hormono-chirurgical. D'autre part, dans de nombreux pays, iels doivent avoir eu recours à certaines chirurgies pour pouvoir changer le sexe de leur état civil ». **Les personnes trans doivent donc suivre un chemin irréversible, imposé, et qui repose sur l'accord de psychiatres**. En France, la question de l'état civil relève de la jurisprudence et des tribunaux de Grande Instance qui peuvent, s'ils le désirent, **demandeur des expertises « médicales »** très coûteuses, aux frais de la personne trans. Ils réclament en plus des certificats du caractère irréversible de la transformation, procédure qui ne respecte pas les droits de l'Homme. De plus, les problèmes sortant du champs protocolaire ne sont

pas traités. **Le processus de changement de papiers d'identité est long, éprouvant physiquement et mentalement.** Tout cela mène certaines personnes trans à choisir de réaliser eux-même leur transition, à vivre d'expédients, à se procurer des hormones sur internet ou à aller se faire opérer dans d'autres pays moins regardants.

Le changement de sexe peut être une forme de libération pour des personnes qui parviennent ainsi à mettre en adéquation l'aspect biologique de leur corps avec leur ressenti psychologique. **Cela n'est néanmoins pas le désir de toute personne trans.** L'identité de genre dépend de chacun : il n'y a pas de modèle normé à suivre lorsque l'on a déjà conscience du caractère hors-norme de son expression de genre.

Gender fluid

[F*ck the cis-tem]



D e p
u i s q u -
e l q u e s j o u r s ,
j e s u i s e n v o y a g e
d a n s l e s e n v i r o n s d e
B e r l i n a v e c m a p e t i t e c o p i n e , D a n a .
P l u s j e d é c o u v r e l ' A l l e m a g n e ,
p l u s j ' a i e n v i e d e r e s t e r y v i v r e . L e s a l l e m a n d s s o n t
t e l l e m e n t g é n é r e u x , i n c l u s i f s , e t q u e e r ! U n e j o u r n é e à B e r l i n
m ' a s u f f i t p o u r d é c o u v r i r p l u s d e r e p r é s e n t a t i o n s d i v e r s e s d e m a s c u l i n i t é s e t d e
f é m i n i t é s q u ' e n l ' e s p a c e d e t o u t e u n e v i e e n P o l o g n e . I c i , l e s f e m m e s p e u v e n t a c h e t e r
d e s v ê t e m e n t s d a n s l e r a y o n h o m m e e t v i c e - v e r s a , s a n s q u e p e r s o n n e n e p r o t e s t e .
D e v a n t n o u s , s u r u n e p e t i t e p l a c e d e P o s t d a m e t e n p l e i n e j o u r n é e , s e d é r o u l e u n
s p e c t a c l e d e d r a g - q u e e n s . J e s u i s t e l l e m e n t e x c i t é · e q u e s a n s r i e n d i r e , j e p r e n d s
D a n a p a r l a m a i n e t m e p r é c i p i t e v e r s l e s p e c t a c l e . N o u s p r e n o n s p l a c e s u r l e s
c h a i s e s d i s p o s é e s e n a r c d e c e r c l e d e v a n t l a s c è n e , e t j e r e s t e l à u n b o n n e v i n g t a i n e
d e m i n u t e s , l e s y e u x é c a r q u i l l é s e t l a b o u c h e g r a n d e o u v e r t e . E t p o u r c a u s e : l e s p e c -
t a c l e e s t g é n i a l . L e s d r a g - q u e e n s f o n t d u l i p s y n c e t d a n s e n t c o m m e s i l e u r v i e e n
d é p e n d a i t . I l y a d e l a m u s i q u e , d e s j e u x d e l u m i è r e , d e s p a i l l e t t e s q u i v o l e n t , e t l a v o i x
e n j o u é e d ' u n s p e a k e r q u i f a i t é c l a t e r d e r i r e l e s s p e c t a t e u r s à c h a q u e c o m m e n t a i r e .

Entre chaque chanson et à chaque apparition d'une nouvelle performeuse, les gens applaudissent et claquent des doigts ; c'est à ce moment là que je réalise que le public est majoritairement constitué de familles, avec leurs enfants. Ce n'est pas chez moi que je verrais ça !

La personne située à ma gauche me dit « Superbe, n'est ce pas ? ». Je me rends alors compte que je suis resté ·e bouche bée. Quand je tente de répondre, ma voix ne sort qu'à moitié. « Magni...ique, oui ! »

— C'est ton premier drag-show ?, me demande cette même personne, qui me semble difficile à genrer. Iel est assez petit·e, avec des traits fins cachés par une barbe, des cheveux long d'un rouge foncé, retenus en arrière par une casquette qui laisse appa-

raître des boucles d'oreilles. Iel est habillé-e d'un simple t-shirt et d'un pantalon, mais porte des chaussures avec des talons impressionnants. Plus je l'observe, plus je me dis que son charme réside dans cette impossibilité que j'ai à définir son genre.

– Non, mais c'est le premier auquel j'assiste en pleine rue. Et toi, tu es un habitué ? Enfin, je veux dire, une habituée ? Désolé, je ne sais pas si tu...

– Ah-ah, y'a pas d'soucis. On peut pas dire que mon genre soit des plus évidents. Je suis non-binaire, mais j'aime bien les pronom féminin.

Et toi, quels sont tes pronoms ?, me demande t'elle. Waw. C'est la première fois qu'on me pose la question ! Je suis plutôt habituée à ce que l'on me misgender, et que même mes amis proches ne comprennent pas vraiment mon identité de genre.

– Ça dépend, je suis gender fluid, je lui répond.

– Et comment tes potes font ils pour savoir s'ils doivent utiliser des pronoms féminins ou masculins ?

– C'était assez compliqué au début, c'est vrai. Parce que, même quand je suis en parfait stéréotype de mec hétéro, je reste quand même assez féminine. Mais ma copine Dana, a eu l'excellente idée de me faire deux bracelets : un rose et un bleu. Comme ça, lorsque j'ai envie que l'on me genre d'une certaine façon, je porte l'un des deux bracelets. Quand je n'en porte pas, c'est que ça m'est égal.

– Oh, c'est ingénieux !

– Krystyn a aussi d'excellentes idées. C'est elle qui a eu l'idée de l'arc-en-ciel incassable, dit alors Dana.

Vu l'air d'incompréhension de notre interlocutrice, je m'empresse de lui expliquer :

– On fait toute les deux partie d'un groupe militant contre les discriminations à Varsovie qui s'appelle « L'amour n'exclut pas ». On avait installé un arc-en-ciel géant fait de fleurs artificielles sur une place de la ville, mais des groupes d'extrême droite sont venus à plusieurs reprise le détruire. Du coup, on a eu l'idée de créer un arc-en-ciel qui ne pourrait pas être détruit : on a installé un système de projection holographique avec seulement un rideau de vapeur et de la lumière.



La fluidité du genre

« Il n'est pas possible d'exister socialement sans avoir un genre. Le genre consiste à réfléchir à la perception que nous avons de nous-même dans un contexte social. En d'autres termes, c'est notre interprétation la plus basique de notre place d'après ce que nous ressentons et comment nous nous identifions au plus profond de nous-mêmes »

Curtis Hinkle, fondateur de l'organisation internationale des intersexué, 2012.

Qu'est-ce qui nous fait croire que les identités perdurent dans le temps, dans leur unité et leur cohérence interne ? **L'identité varie au cours du temps.** Si le genre est un ensemble de caractéristiques physiques que l'on expose au monde extérieur par une performance constante, il semblerait donc possible que **le genre d'une personne évolue tout au long de sa vie.** Peut-on choisir soi-même son genre ? Il est difficile d'imaginer que l'on puisse être « hors-genre », comme on serait « hors la loi ». Le genre semble plus être une ressenti qu'un choix.

Les acronymes **MtF** (Male to Female) et **FtM** (Female to Male) servent à définir la trajectoire d'une personnes trans dans un mode culturel cisbinaire. On retrouve également des identités telles que **MtU - FtU** (U pour Unknow) et **MtI - FtI** (I pour Intergenre), qui veulent quand à elles s'affranchir du système binaire normatif. Ces dernières catégories se veulent transgressives par rapport au autres. Or, même en n'indiquant que le départ et non la destination, se dire FtU (ou MtU), c'est créer

une catégorie. **Il n'y a ainsi pas d'au-delà de l'idée de catégorisation.** Même dans l'identité sexuelle, on retrouve ce système de catégorisation du genre. Lorsque l'on se dit lesbienne, par exemple, cela implique d'être quelqu'un qui s'identifie en tant que femme aimant les personnes s'identifiant elles aussi comme femmes. Une alternative à cela serait d'utiliser l'identité sexuelle « androsexuel·le », qui est le fait d'être attiré·e par la masculinité (que ce soit une femme masculine ou un homme masculin), ou bien « gynosexuel·le » qui, à l'inverse, correspond au fait d'être attiré·e par la féminité. Ces identités sont donc très utiles pour décrire l'orientation sexuelle d'une personne dont l'expression de genre n'entre pas dans le binaire. **Le queer ouvre un panel non limité de variations de genre incluant des identités labiles, fluctuantes, voire multiples.** Le genre devient ici un effet de constructions permanentes, et on parle de « **genres fluides** ».

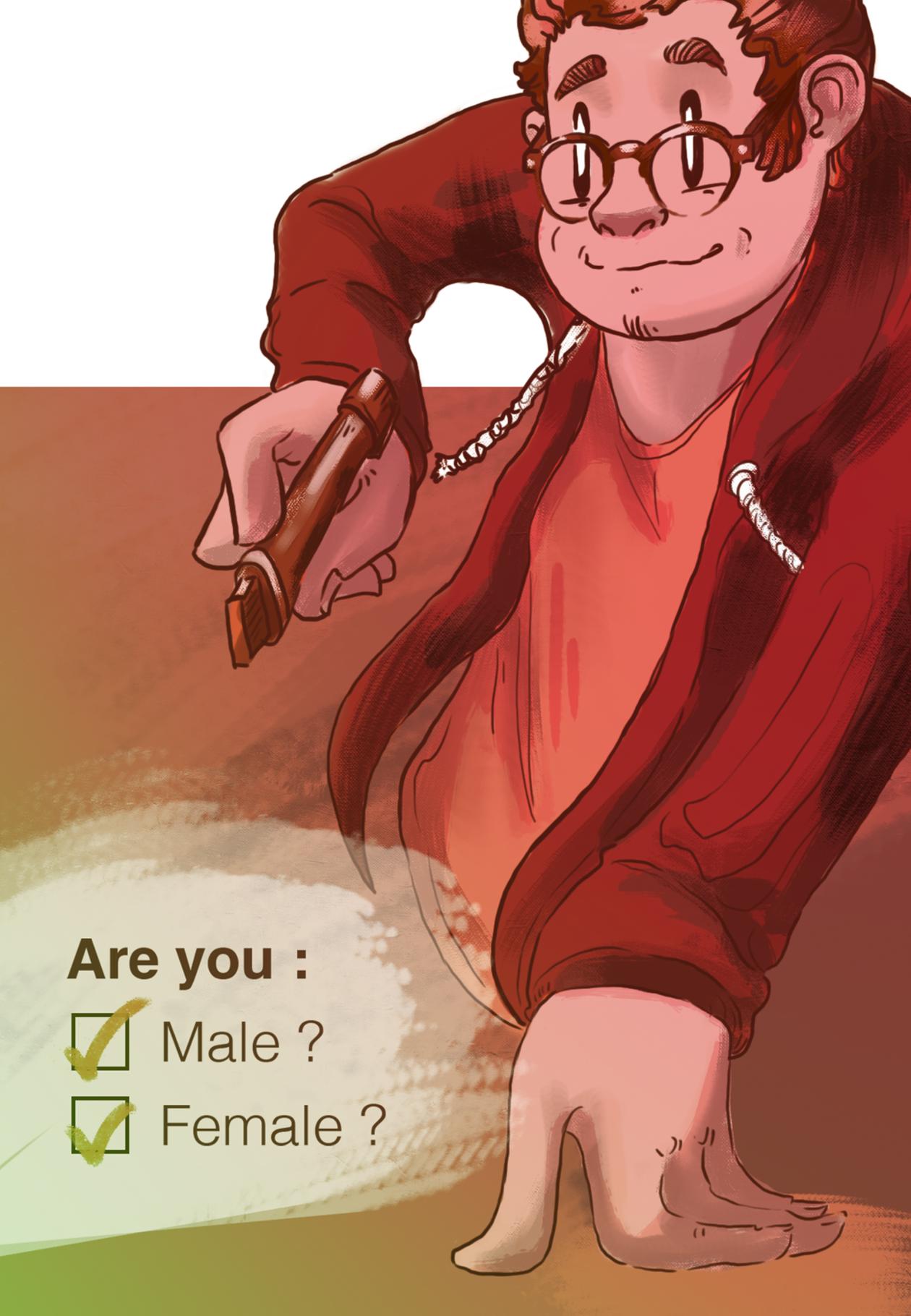
Être **gender fluid***, c'est osciller entre la masculinité et la féminité. C'est le sentiment d'appartenir aux deux genres, mais pas en même temps. Une personne gender fluid pourrait performer un genre féminin dans certaines situations, et masculin dans d'autres, ou bien fonctionner par périodes.

Le sexe est t'il social, ou biologique ?

La psychologie évolutionniste, c'est l'idée darwinienne que les individus vivants – animaux comme humains – ont été façonnés par la sélection naturelle, biologique comme psychologique. Une des théories de la psychologie évolutionniste est par exemple l'idée que l'on est attendri naturellement par des espèces comme les tortues car cela nous rappelle la tête ronde d'un bébé. Fondamentalement, ces études sont très intéressantes. Mais là où elles ont commencé à poser problème, c'est quand la psychologie évolutionniste a essayé d'expliquer des faits sociaux qui concernent notre société actuelle. On peut prendre en exemple l'utilisation abusive de la pornographie par les hommes ou bien le viol, qui seraient le résultat d'un besoin naturel de féconder. On tend alors à des théories qui apportent **un déterminisme**, et qui permettent de justifier, de dédouaner des comportements nocifs. C'est justifier des comportements en disant qu'on n'y peut rien, que c'est « dans la nature des hommes/femmes ».

Ce n'est pas pour autant qu'il faut complètement exclure les études de : des points de vue différents peuvent se compléter, être réorganisés. Il ne faut pas s'enfermer dans un seul point de vue, car il peut y avoir des vérités partout. Il nous faut être capable de faire la synthèse de toutes ces théories pour prendre du recul, **déconstruire notre pensée.**

Les individu·e·s sont doté·e·s d'une anatomie, d'une physiologie, et vivent de nombreux phénomènes biologiques. Nous avons d'un côté les biologistes, qui ne voient que l'aspect naturaliste, et de l'autre côté les études de genre menées par des sociologues et des historiens qui affirment que le genre n'est qu'une construction culturelle . La culture et la biologie se sont tellement entremêlées qu'il est extrêmement difficile maintenant de les dissocier. **Nous sommes tous des individu·e·s à la fois naturel·le·s et culturel·le·s, ce qui nous oblige finalement à devoir faire la part des choses.**

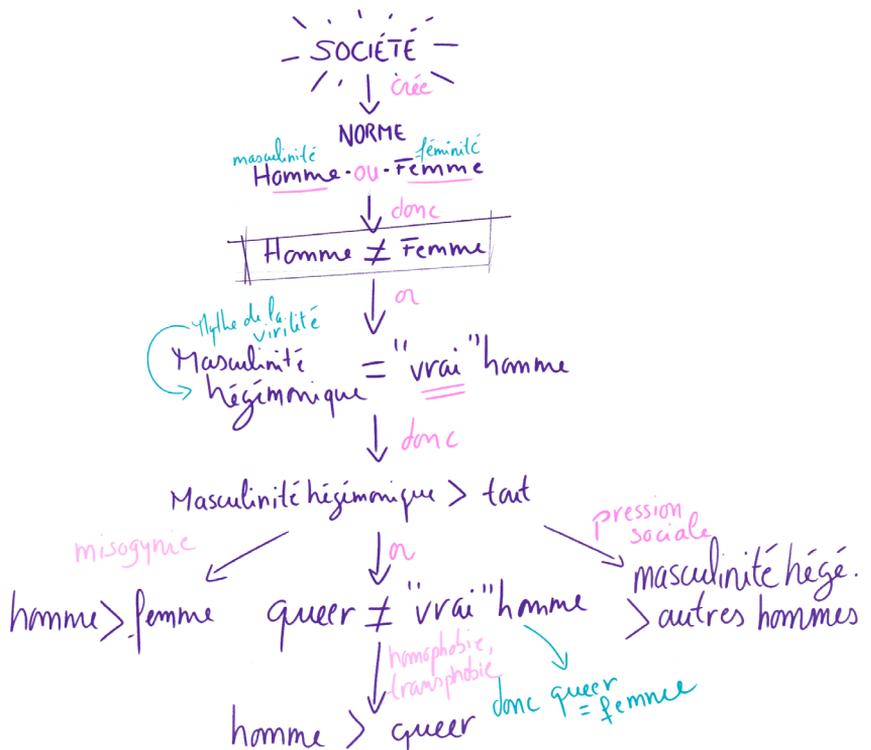


Are you :

- Male ?
- Female ?

Conclusion

On a vu que le genre est **une fabrication sociale** inscrite dans la perception que nous avons de notre corps, et qu'il crée des imbrications et des schémas complexes, tel un immense labyrinthe qui mène souvent à la discrimination (sexisme, homophobie, transphobie), et parfois à un sentiment d'acceptation de soi.



Monique Wittig soutient que « pour nous, il existe semble-t-il **non pas un ou deux sexes mais autant de sexes qu'il y a d'individus** ». Elle touche ici du doigt l'idée que chacun vit différemment son identité de genre ; en effet nous sommes tous confrontés à des stéréotypes de genre différents, nous avons des esprits, des goûts qui diffèrent. Or, la prolifération d'identités de genre **implique logiquement la négation du genre en tant que tel**. S'il y a autant de genres qu'il y a d'individus, autant dire que **le terme « genre » doit être repensé**. Vouloir qu'une femme ou un homme se comporte d'une façon normalisée – reste dans la case qui lui est assignée à la naissance – est tout aussi absurde que de vouloir imposer un mode de transition. Ce qu'il faut vraiment c'est supprimer ces cases. C'est là tout le travail du féminisme sur la déconstruction du genre.

« D'un point de vue féministe, on soutiendra que le genre devrait être renversé, aboli ou rendu fatalement ambigu »

Judith Butler, op. cit.

On peut aller très loin dans la remise en cause du genre et dire qu'il n'y en a qu'un, **le genre humain**. Les travaux en neurologie menés en 2015 par le PNAS et reporté dans l'article *Sex beyond the genitalia: The human brain mosaic* indiquent que la prétendue bipolarisation du cerveau distinguant hommes et femmes « en nature » est fausse. La plus grande différenciation réside en réalité d'un·e individu·e à l'autre, peu importe son sexe biologique, sa sexualité, ni son identité de genre. Y aurait-il un au-delà des catégories ? La pensée classificatoire était en biologie un moyen de faire évoluer la science. Classifier les espèces en familles, genres, classes, a permis d'essayer d'appréhender le monde, mais en le simplifiant. La notion d'évolution, plus récente, a permis, elle, de faire évoluer cette appréhension du monde qui nous entoure. De la même façon, le genre doit évoluer vers un concept non-binaire, plus complexe et donc plus riche.

« Le paradoxe du féminisme tient à ce double discours républicain qui les oblige à se battre en tant que femme — et donc à s'organiser en mouvement féministe — pour obtenir le droit de ne plus être considéré comme femme — et donc obtenir les mêmes droits que les hommes »

Laure Bereni et Mathieu Trachman, Le genre, théories et controverses, 2014.

C'est également ce que soutient Monique Wittig : **« être féministe, c'est lutter pour les femmes en tant que classe et pour la disparition de cette classe ».**

Le travail sur la déconstruction du genre n'a pas de fin, car les normes évoluent au fil du temps. On aura ainsi toujours matière à modeler : des stéréotypes à examiner, des rapports de pouvoir à analyser. Cette vision paraît peut-être défaitiste, mais elle ne l'est pas forcément. Cela nous apprend à toujours remettre en question les choses que l'on prend pour acquises, pour la norme.

Les identités non-binaires seront sûrement à leur tour déconstruites, laissant place à de nouvelles identités.

L'avenir est définitivement non-binaire, mais combien de temps le restera t'il ?

Index

A

Agenre	42;54
Altersexualité	42
Androgyn(i)e	15;20;32;47
Antiféminisme	15;79
Asexualité	15;51

B

Binarité du genre	42;43;44
Biologie	9;114;129;134
Bisexualité	16;40;51;109
Bispiritualité	16;44

C

Charge mentale	64;67
Cisgenre	16;47;70;79;109
Cisgenrocentrisme	52
Coming Out	16;33;52
Communautarisme	48;52;79
Culture du viol	68

D

Déconstruire	9;76;83;129
Dépathologisation	115
Déterminisme	33;63;129
Drag-Queen	33;95;121
Dysphorie de genre	16

E

Écart salarial	16
École	23 à 33

Égalitarisme	16;62
État civil	116
Étude des masculinités	75;76
Études du genre	8

F

Fabrique des garçons	30;31
Féminisme	9;16;62;76;78;134

G

Gay loneliness	96
Gender fluid	128
Gender non-conforming	17
Gender panic	17;43;108
Gender reveal parties	33
Gender variant	32

H

Harcèlement	67;108;116
Hermaphrodisme	17;113;114
Homophobie	52;77;97;133
Hétéronormativité	17;109
Hétérophobie	17;52

I

Identité de genre	13;29;43;62;
Identité sexuelle	51;109;128
Intersexuation	17;43;113
Involuntary Celibate	83

J

Judith Butler 9;32;42;43;48;62;
79;95;109;110;113;134

L

LGBT+ 17;33;47;48;51;52;96

M

Mansplaining 77
Masculinisme 78;79
Masculinité hégémonique 83;95
Misgender 18;108;122
Monique Wittig 8;134;135
MtF, FtM 128
Mythe de la virilité 77;78;83
Mythologie des sexes 107

N

Non-binaire
17;18;36;40;42;43;114;123;135

P

Performance 77;95;96;127
Performativité 18;31
Psychologie évolutionniste 128

Q

Queer 18;31;47;48

R

Raewyn Connell 77
Représentations 77
Rupaul's Drag Race 96

S

Simone de Beauvoir 9;30;63;76
Stigmatisation 48;98
Straight White Male 79
Style sexuel 109
Système normatif 30

T

Test de Bechdel 142
Théorie du genre 9
Théorie queer 47;48
Trans 29à34;51;97à115
Transidentité 18;29à34;108;115
Traumatismes 98
Troisième genre 42;44;109

V

Vigi gender 34
Violences scolaire 29

Bibliographie

Romans Graphiques

- BAGIEU P., *Culottées*, Éditions Gallimard, 2016.
- BAGIEU P., *Culottées 2*, Éditions Gallimard, 2017.
- BRENOT P., *Sex Stories*, Éditions Les Arènes, 2016.
- COLLECTIF, *Love is love*, Éditions Bliss Comics, 2017.
- CY, *Le vrai sexe de la vraie vie*, Éditions Lapin, 2016.
- LE GOUËFFLEC A., *Mondo Reverso*, Éditions Fluide Glacial, 2018.
- MALLE M., *Commando Culotte*, Ankama Éditions, 2016.
- MAROH J., *Corps Sonores*, Éditions Glénat, 2017.
- ZUFFION Q., *Chromatopsie*, Éditions Lapin, 2018.

Films

- AKHAVAN R., réal. *Come as you are*, Condor Distribution (Américain), 2018.
- BRAVO E., DAVID B., réal. *In a heartbeat*, court métrage (Américain), 2017.
- CAMPILLO R., réal. *120 battements par minute*, Memento Films Distribution (France), 2017.
- DALDRY S., réal. *Billy Elliot*, Édité par Le Studio Canal + (Britannique), 2000.
- FARIS V., DAYTON J., réal. *Battle of the sexes*, Twentieth Century Fox France (Britannique, Américain), 2017.
- GHAZVINIZADEH, A., réal. *Il ou elle*, Optimale Distribution (Américain, Qatarien), 2018.
- HOOPE T., réal. *The Danish Girl*, Universal Pictures International France (Américain, Britannique, Allemand), 2016.

LESTER K., réal. **Purl**, film d'animation Pixar SparkShorts (Américain), 2018.
LIVINGSTON J., réal. **Paris is Burning**, Documentaire (Américain), 1990.
MITTEUX V., réal. **Fille ou garçon, mon sexe n'est pas mon genre**, (France), 2011.
POURRIAT É., réal. **Je ne suis pas un homme facile**, Netflix (France), 2018.
PUENZO L., réal. **XXY**, Pyramide Distribution (France, Espagne), 2007.
WALKER J., réal. **Riot**, Werner Film Productions (Australie), 2018.
BERTRANDE, réal. **Pronoms**, a trans short film, court métrage (France), 2017

📖 Livres

BÉRÉNICEL. & TRACHMAN M., **Le genre, théories et controverses**, Éditions Presses Universitaires de France, 2014.
BUTLER J., **Trouble dans le Genre**, Éditions Routledge, 1990.
BUTLER J., **Ces corps qui comptent**, Éditions Amsterdam, 2009.
CROIZET J. & LEYENS J., **Mauvaises réputations**, Réalités et enjeux de la stigmatisation sociale, Éditions Arman Colin, 2003.
DANFORTH E., **The miseducation of Cameron Post**, Éditions HarperCollins, 2012.
DESPENTES V., **King Kong Theorie**, Éditions Grasset, 2006.
GANNE V., JUSTE J., & BERTHEMET V., **Merci les filles : 1970/2010**, Éditions Hors Collection, 2010.
THOMAS M., ESPINEIRA K., ALESSANDRIN A., pour L'Observatoire Des Transidentités (ODT)
Transidentités, histoire d'une dépathologisation,
(cahier de la transidentité n°1), Éditions L'Harmattan, 2013.
Intersexualité, une identité en débat,
(cahier de la transidentité n°2), Éditions L'Harmattan, 2014.
Corps Trans, Corps Queer,
(cahier de la transidentité n°3), Éditions L'Harmattan, 2015.
Tableau Noir : les transidentités et l'école,
(cahier de la transidentité n°4), Éditions L'Harmattan, 2016.

Podcasts

- BODOCC., réal et anim. **Sois gentille, dis merci, fais un bisou**, (France), 2018.
- MESSIAS T., réal et anim. **Mansplaining**, (France), 2018 .
- Mymy & Fab, réal et anim. **The Boys Club**, mademoizelle.com (France), 2017.
- ROSS C., ANSUINI A., anim, **You're So Brave**, 2015.
- TUAILLON V., réal et anim. **Les couilles sur la table**, Binge Audio (France), 2018.

Séries / Télérealités

- COLLINS, D., réal. **Queer Eye**, télérealité mode, Netflix (Américain), 2018.
- DUCELLIER C., réal. **Gender Derby**, websérie francetv slash/causes (France), 2018.
- EDWARDS A., starring. **Dancing Queen**, World of Wonder (Américain), 2018.
- KLEIN E., réal. **Why women are paid less**, épisode 18 de En bref, Netflix (Américain), 2018.
- MURPHY R., FALCHUK B., réal. **Pose**, FX Productions (Américain), 2018.
- LANCEBLACK D., réal. **When We Rise**, ABC Studios, docufiction (Américain), 2017.
- MURRAY N., réal. **RuPaul's Drag Race**, télérealité animée par RuPaul (Américain), Logo TV, VH1 & Netflix, 2009.
- PAGE E., DANIEL I., réal. **Gaycation**, documentaire de Viceland (Américain), 2016.

Talk Shows

- BURNHAM, B. & STORER C., réal. **Make Happy**, Bo Burnham (Américain), 2016.
- GADSBY H., aut., PERRY M. et OLB J., réal. **Nanette**, Distribué par Netflix (Australie), 2018.
- WATSON E., **HeForShe compain**, Emma Watson, ONU (Américain, Britannique), 2014.

Webographie

Articles

Pub Harry's – Présence d'un homme trans – <http://www.towleroad.com/2019/04/harrys-shave/?fbclid=IwAR3iISLiDQOJiA8huQLXDC-n2BnDmpJQ0xb9Ix3FrKc3vEiY-63gJUu-uev4>

Actualités au Brésil – <https://www.demotivateur.fr/article/au-bresil-la-justice-decide-d-autoriser-les-therapies-de-conversion-pour-les-homosexuels-11282>

Feminist Perspectives on Trans Issues – <https://plato.stanford.edu/entries/feminism-trans/>

The Epidemic of Gay Loneliness – <https://highline.huffingtonpost.com/articles/en/gay-loneliness/>

Sites Internet

crepegeorgette.com, **Site de Crêpe Georgette**, (consulté le 30/04/2019).

wikipedia.org/wiki/Kato%C3%AF, **Les Katoï**, (consulté le 25/04/2019).

justice.gouv.fr/art_pix/1_tableau_transsexualisme.pdf, **Tableau de droit comparé portant sur les demandes de changement d'état civil**, (consulté le 25/04/2019).

wikipedia.org/wiki/Fa%27afafine, **Les Fa'afafine**, (consulté le 25/04/2019).

positivr.fr/amerindiens-comptaient-5-genres-differents/, **Les genres amérindiens**, (consulté le 25/04/2019).

culture-et-debats.over-blog.com/article-3396853.html, **Les two spirits**, (consulté le 25/04/2019).

slate.fr/culture/83605/52-genre-facebook-definition, **Définition des 52 genres de Facebook**, (consulté le 25/04/2019).

plato.stanford.edu/archives/spr2014/entries/feminism-trans/, **Feminist Perspectives on Trans Issues**, (consulté le 25/04/2019).

rainbowproject.eu/material/fr/aims.htm, **Projet éducatif européen RAINBOW**

(Rights Agaynst Intolerance Building an Open-minded World),

(consulté le 25/04/2019).

bechdeltest.com/statistics/, **Le test de Bechdel**, (consulté le 25/04/2019).

Thèses Contraires aux Propos

REVILLE W., **Gender is not a social construct**, The Irish Times, 2013.

vigi-gender.fr, **Vigi Gender**, collectif de parents refusant l'éducation de leurs enfants au genre, (consulté le 25/04/2019).mgtow.com/, **Men Going Their Own Way**, Groupe masculiniste aux Etats-Unis, (consulté le 25/04/2019).

autonhomme.com/communaute_de_la_seduction.php, **La Communauté de la Séduction**, Groupe masculiniste en France, (consulté le 25/04/2019).



LOVE
IS LOVE
LOVE



